

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La naissance de l'Église
Raspoutine
La stérilisation des anormaux
De l'an défunt à l'an nouveau-né
Le général Hugo

A.-D. SERTILLANGES, O. P.
Gilbert MAIRE
Charles JOURNET
Adolphe HARDY
Louis GUIMBAUD

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le R. P. Tournay, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Le 23 janvier ramenait le jour anniversaire de la mort du cardinal Mercier. Huit ans! En allant prier sur sa tombe, mardi dernier, dans cette magnifique métropole de Saint-Rombaut, une des merveilles de l'Europe, nous ne pouvions nous empêcher de penser combien sa grande voix nous manque dans la crise que nous subissons, crise économique, crise politique, crise morale surtout. Sa haute intelligence et son prestige souverain nous seraient, en ce moment, d'un tel secours! Le cardinal Mercier avait le don de remettre les choses à leur place en jugeant les événements d'après leur importance véritable et en rétablissant toujours la hiérarchie des valeurs. Dans le chaos actuel, son incomparable autorité eût imposé les vues clarificatrices et les distinctions salutaires. Il n'est plus, mais la Belgique compte, là-haut, un Patron de plus. Qu'il daigne nous obtenir que soient épargnées, à la Patrie terrestre qu'il aimait tant, les luttes intestines trop vives et surtout l'agression nouvelle qui se prépare outre-Rhin... Qu'il obtienne aussi aux catholiques belges de promouvoir l'indispensable réforme du régime sans compromettre le patrimoine spirituel qui est l'âme même de nos traditions nationales...

* * *

Et d'inoubliables souvenirs nous sont revenus, ces jours-ci, en apprenant la mort de Lord Halifax... Nous le revoyons, agenouillé au pied du lit du cardinal Mercier, le matin du jeudi 21 janvier 1926. Le chanoine Dessain célébrait la messe dans cette petite chambre de la clinique, devenue un lieu de pèlerinage. Arrivé la veille au soir, Lord Halifax avait été invité à y assister. Le Cardinal y communia pour la dernière fois. Quand l'officiant porta à l'illustre malade Celui que quelques heures plus tard il allait voir face à face, Lord Halifax, comme écrasé, s'abattit sur son prie-Dieu... A ses côtés, le P. Portal, son ami, pleurait...

C'est ce matin-là que le vénérable Lord nous dit: « Quelle catastrophe que cette mort prochaine du Cardinal!... Il a vraiment transformé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre. Son prestige, ce je ne sais quoi qui fait qu'on se sent tout autre en sa présence, est vraiment prodigieux. Dans nos « conversations de Malines », son extraordinaire bonté lui a conquis tous les cœurs. De l'avoir connu, d'avoir pu l'approcher est la grande bénédiction de ma vie. C'est un des rares hommes auxquels on est tenté de tout dire, auxquels on ne pourrait rien cacher... Mais comme il va nous manquer!... Peut-être sa mort achèvera-t-elle ce qu'il n'a pu terminer... Peut-être même que, seule, sa mort pourra parfaire son œuvre »...

* * *

Nous l'avons revu plusieurs fois depuis, ce protestant éminent qui s'en alla un jour sonner à la porte de l'Archevêché de Malines pour « causer », lui et ses amis, avec des catholiques de bonne volonté. Ces « conversations », désormais historiques, — discutées et combattues, certainement de bonne foi, comme tout ce qui

s'entreprend et tout ce qui rompt avec la routine et les préjugés — auront eu la plus bienfaisante influence. Il s'agissait moins de doctrine et de logique que d'histoire et de psychologie. Les siècles ont accumulé les équivoques et les malentendus. Comment faire pour se mieux connaître, pour mieux se comprendre et pour mieux s'aimer? Les « conversations » de Malines ont créé un « climat » favorable. Lord Halifax, homme d'une foi profonde et édifiante, était convaincu que lui et ses coreligionnaires ne se trouvaient séparés de Rome que par des dissentiments secondaires qui, tôt ou tard, s'évanouiraient. Il avait vraiment voué sa vie à la cause de la « Réunion » des Églises. D'une piété touchante, d'une sincérité absolue, il ne cessa de prier et de travailler pour promouvoir le retour de sa Patrie dans l'obédience de l'évêque de Rome, successeur de Pierre. En l'entendant parler du Christ et de son Église, et avec quels accents de simplicité pathétique et d'ardente charité!, on était remué jusqu'aux larmes et on remerciait Dieu d'avoir fait se rencontrer deux âmes aussi nobles, deux figures aussi hautes que celles du Cardinal belge et du Lord anglais. Il est permis de croire qu'ils jouissent ensemble, maintenant, de ce « don de Dieu » qu'ils attendaient et espéraient avec une égale ferveur. Le Christ, qu'ils ont passionnément aimé tous deux, les aura réunis dans la récompense qu'Il réserve à ses élus. Qu'en considération de leurs travaux et de leurs mérites, les âmes égarées de bonne foi dans les Églises chrétiennes qui n'ont pas conservé intact le message évangélique, soient ramenées à la Vérité totale et réunies en un seul troupeau sous un seul Pasteur!... Peu d'hommes auront répété avec un accent comparable à celui de ces deux âmes d'élite la prière sublime que le Christ adressait à son Père, et qu'avec l'approbation du cardinal Mercier nous avons inscrite sur la couverture de cette Revue fondée sous ses auspices: *Ut sint unum!*...

* * *

On sait qu'au cours de la suprême « conversation de Malines » qui se tint au chevet du Cardinal mourant, le jeudi 21 janvier 1926, le prince de l'Église, enlevant son anneau pastoral et le présentant à Lord Halifax, lui dit :

« Mon très cher ami, voyez cet anneau. Il y est gravé l'image de mes patrons saint Désiré et saint Joseph, celle aussi de saint Rombaut, le patron de notre cathédrale. C'est ma famille qui me le donna lorsque je fus nommé évêque. Je l'ai presque toujours porté. Si je venais à disparaître, je vous demande de le recevoir... »

La dernière fois que nous vîmes le noble Lord, comme nous évoquions ensemble le grand disparu, il eut un geste émouvant. Ouvrant son habit, il nous montra, suspendu au cou par une chaîne, l'anneau que si souvent nous avions baisé au doigt du Cardinal. « Il ne me quitte jamais », nous dit-il...

Réforme de l'État! Ce qu'on en parle, grands dieux! La qualité n'est évidemment pas proportionnée à la quantité mais, enfin,

tout cela crée une atmosphère favorable, un climat qui facilitera l'opération. Tout le monde voit qu'une chose est en train de finir, qu'un régime se meurt. C'est beaucoup. Que l'on ne distingue pas aussi nettement ce qui arrive, ce qui prendra la place, n'est que naturel. L'important est que l'incapacité de la démocratie politique, sa malfaisance congénitale, sautent aux yeux. Qu'un libéral comme M. Victor de Laveleye écrive (en Tribune libre du *Soir*) : « La Démocratie moderne, c'est Napoléon obligé de discuter le plan de la campagne d'Austerlitz avec une compagnie de gardes civiques », est trop... consolant pour n'être pas souligné. « L'État doit faire vivre — écrit-il encore — le mieux possible, une société humaine déterminée [...]. Or, la démocratie a confié la délicate horloge au bûcheron populaire! Elle promène avec complaisance l'éléphant dans la boutique de porcelaines ». O libéralisme sacro-saint, où vas-tu? Alors, les grands principes — la bonté native de l'homme, le souveraineté populaire, la volonté générale, la majorité source de tout droit — que deviennent-ils? Ils étaient faux, et d'excellents esprits n'ont cessé de le proclamer, mais voilà que l'expérience, *the bare facts*, comme disent les Anglais — les faits tout nus — les montrent tels et les révèlent nocifs et mortels. O Progrès! Qui donc eût osé prédire que le XX^e siècle renierait aussi ouvertement les conquêtes du XIX^e?

* * *

Citons encore le libéral M. de Laveleye :

L'Opinion Publique — les majuscules sont de lui — dont la démocratie fait une reine, est une épaisse maritorne au cerveau embué. Sans doute, elle a bon cœur, elle veut un tas de choses fort simples et fort estimables : la justice, l'égalité, la prospérité, la paix. Elle s'étonne que tout cela ne puisse pas se faire tout de suite, sur commande.

Eh e a, de plus, le cœur inflammable et fort sensible aux prédications violentes. Quand on lui souffle à l'oreille certains mots d'ordre, elle part tout de suite en guerre, sans autre forme de procès.

Si encore elle n'avait qu'un cœur, mais le pire est qu'elle a — ou croit avoir — un cerveau.

Ce viscère, meublé chez elle de quelques notions simplistes, lui sert à trancher en un tournemain les plus graves problèmes. Après quoi, elle s'étonne que les hommes d'Etat éprouvent quelque peine à réaliser ce qu'elle a dicté.

Faut-il que les temps soient changés pour qu'un libéral belge se permette de pareils propos!

Le dram?, car c'est un drame, de notre époque — continue M. de Laveleye — est dans l'antithèse entre la complexité des problèmes qu'un gouvernement doit résoudre et la faiblesse intellectuelle de l'opinion. Le paradoxe de la démocratie, c'est que l'homme d'Etat qui parvient à voir clair dans le destin de son pays doit discuter ensuite la solution qu'il entrevoit avec une masse de petites gens qui n'y comprennent rien, qui ne peuvent rien y comprendre. Encore, les publics populaires ont-ils une réceptivité, une humilité volontaire souvent touchante. Ils admettent la supériorité de l'intellectuel et, à condition qu'il n'ait jamais trahi leur confiance, se montrent dociles à ses avis. Mais les publics de bourgeois — et surtout les petits bourgeois — tout gonflés de leur science de primaires, opposent avec une obstination têtue leurs conceptions élémentaires au raisonnement des esprits les plus éclairés. Aucune supériorité ne les intimide, et l'on voit alors ce spectacle navrant des hommes politiques les plus éminents obligés, devant ces assemblées de primaires, de cacher leur jeu, de masquer leur pensée, de déployer mille ruses — motions ambiguës, effets oratoires, mouvements de séances, offres de démission, tout et jusqu'aux larmes feintes — pour arracher le consen-

tement de tous ces gens... à ce qui doit en définitive faire leur bonheur malgré eux.

Écrites au lendemain d'une réunion libérale pas très reluisante, ces lignes sont particulièrement suggestives...

* * *

Donc, réforme! Mais dans quel sens? Réaction antidémocratique. Renforcement de l'Autorité. M. Lucien Romier, historien et essayiste politique, interrogé ces jours-ci sur la question de savoir si le parlementarisme se réformerait lui-même, a répondu :

— *Au risque de paraître pessimiste, je vous répondrai que jamais aucun Parlement ne s'est réformé de l'intérieur.*

Nous n'avons cessé de le dire ici. Si le grand mal vient du régime électif appliqué à tout, le remède devra être antiélectif, antiparlementaire.

— *Alors — demanda-t-on à M. Romier — un... comité de salut public?*

— *Notre Parlement se réformera, ou en obéissant à un gouvernement fort — quelles qu'en soient les modalités — que feront naître un jour ou l'autre les événements, et ce sera la solution la moins risquée, ou, tôt ou tard, devant un accident trop grave mettant en péril la Nation, le Parlement sera victime d'une émeute populaire.*

Que cela se fasse de l'une ou de l'autre façon, mais que cela se fasse, et vite!, tel est le vif souhait de tous les amis de la France. De ses amis belges surtout, car l'exemple français eût toujours la plus grande influence chez nous. L'Europe a le plus grand besoin d'une réaction française, d'un redressement national français. Et la réforme de notre État s'en trouvera singulièrement facilitée.

* * *

Quand on se rappelle tout ce que le Reich accumula de mauvaise volonté depuis quinze ans, on ne lit pas sans une surprise amusée la fin du dernier article de M. Paul Struye dans la *Libre Belgique* :

Il faut reconnaître que les hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir en France font preuve d'un sang-froid et d'une pondération qui ne sont pas sans mérite, au lendemain du triomphe du nazisme en Allemagne.

Formons le vœu qu'à leurs efforts courageux de conciliation, qui se poursuivront, espérons-le, sans défaillance, réponde un jour, de l'autre côté du Rhin, une dose égale de bonne volonté...

Que de vœux similaires formulés depuis le Traité de paix! Jamais, à aucun moment, l'Allemagne vaincue n'a fait preuve de la moindre bonne volonté. Dès Versailles elle n'a songé qu'à éluder ses engagements et n'a cessé de préparer la revanche. Rien, absolument rien, ne permet d'espérer que l'Allemagne hitlérienne sera plus pacifique, plus conciliante que l'Allemagne de Weimar. Alors, ces vœux innombrables, qui appellent ce que rien n'autorise d'espérer, n'est-ce pas un peu... ridicule? Des centaines d'éditoriaux du *Temps* — cette eau tiède quotidienne — se sont terminés par des vœux semblables, dignes de M. de la Palisse. Ne serait-il pas plus raisonnable, chez nous, de conclure tout examen de la situation européenne en formant le vœu de voir les Belges s'unir pour préparer au mieux la défense de leur indépendance contre une menace qui ne cesse de s'aggraver?

La naissance de l'Église

L'Église, en Dieu, est éternelle — première pensée incluse dans le Verbe qui sera un jour son chef, premier amour en l'Esprit qui un jour sera son âme.

Dans le Christ, homme universel, l'Église est aussi universelle et, par conséquent, omnitemporelle. Mais cette existence qui traverse tous les temps ne s'y manifeste pas tout du long de la même manière. Il y a un centre d'attraction qui en fait converger les divers états vers ce que nous appelons, avec saint Paul, la *plénitude des temps*, à savoir la vie historique du Christ, distincte de sa vie intemporelle ou d'influence.

Avant la naissance du Christ, on le prépare et on l'attend; après, l'humanité vit de lui et déploie son œuvre. De même que la vie religieuse, aujourd'hui, ne serait pas ce qu'elle est si le Christ n'était pas venu : ainsi la vie religieuse des siècles antéchrétiens n'eût pas été ce qu'elle fut, si le Christ n'avait pas dû venir. Et puisque, enfin, tout se subordonne à cette œuvre-là, on peut dire que le Christ a créé l'histoire aussi bien pour le passé que pour l'avenir. Il en est comme si « dans l'océan des âges », ainsi qu'eût dit notre Lamartine, un immense rocher fût tombé. L'ondulation se poursuit dans les deux sens, et toute la mer vibre, sous la lumière répercutée par les millions de miroirs que sont les consciences des hommes.

Tel est le point de vue qu'il ne faut oublier jamais quand on traite de l'Église. Le chrétien individuel a tout lieu de s'en souvenir, car lui aussi est homme de tous les temps, enraciné dans l'Ancien Testament, épanoui dans le Nouveau, homme d'aujourd'hui, d'hier et de demain du fait seul qu'il est d'Église.

Laissant de côté, maintenant, les effets rétroactifs de la venue du Christ, nous avons à étudier ses effets immédiats, en attendant ses effets ultérieurs.

Cette façon de s'exprimer montre en quel sens il faut prendre notre titre : la Naissance de l'Église. Il ne s'agit pas d'un commencement absolu, comme si l'Église, avant, n'avait aucunement existé. Elle existait en âme et en corps, d'une certaine manière. En âme, puisque l'Esprit, qui en fait toute la valeur, travaillait; en corps, puisque l'embryon judaïque, accordé au bain nutritif des civilisations religieuses ou séculières de l'ancien monde, était bien authentiquement son corps anticipé.

Ce n'était pas une raison pour que l'Église n'eût pas à naître. Nous aussi nous naissons après avoir vécu au sein de nos mères et enfoncé nos origines au cœur des générations.

Le Christ, donné à l'homme par une volonté éternelle, volonté qui avait eu des conséquences spirituelles depuis toujours, et même des conséquences historiques, le Christ, dis-je, allait revêtir lui-même, cette fois, l'existence historique, surgir de ses préparations et amorcer l'avenir.

C'est à Bethléem, dans une mangeoire de ruminants, sous un abri de nature en plein ciel, en face d'une plaine constellée d'humides feux, mais dominée par ces autres feux qu'Abraham contemplait comme symboles de sa race, c'est là que, pressé par l'amour, Dieu proposant, l'homme acceptant dans la personne d'une pureté

et d'une humilité toutes-puissantes, le fruit mûr de l'histoire éclata. La graine de l'avenir, l'espérance entretenue par les siècles était là, sous la forme d'un enfant qu'une mère, féconde de par l'Esprit universel, allaitait.

Ce sein de vierge, n'était-ce pas la figure de l'humanité en travail, élaborant une nourriture que le Christ collectif, l'Église, absorberait bientôt pour croître? En attendant, le minuscule Fils de l'Homme en vivait, *premier de ses frères*, dit l'Apôtre, premier nourri de la moelle du passé, humanité nouvelle et ancienne à lui seul, au titre de Fils de l'Homme, au titre de second Adam, mais portant en soi ce qui pouvait rénover, ayant créé, portant en soi la plénitude de la Divinité elle-même.

L'humanité cherchait jadis son Dieu partout : ce jour-là, si ses yeux avaient pu s'ouvrir, elle l'eût contemplé en elle-même. Ce Dieu, qui l'enveloppait depuis toujours d'une influence active, mais partielle encore et trop peu reconnue, avait percé sur un point « la cloison » (Ezéchiel, VIII, 8); il avait fait irruption dans la masse humaine et, par la déification personnelle de l'un de nous, il commençait à opérer la déification collective.

Les potentats de l'antiquité, qu'ils eussent nom Ptolémée, Antiochus, Auguste, ou même Néron, voyaient annoncer et saluer leur naissance comme le début d'un âge d'or; le gage d'un bonheur à venir sur la terre. Ici, la vérité se substitue aux fictions et l'âge d'or éternel, défini par la synthèse de Dieu et de l'homme dans l'authentique religion, vient de trouver son moyen substantiel. Jésus sera le point d'attache, l'anneau intermédiaire, mi-humain mi-divin, qui unira ce qu'il s'agit d'unir. On comprendra qu'il dise ensuite : « Personne ne vient au Père que par moi » (Jean, XIV, 6), et réciproquement : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne le tire » (Jean, VI, 44).

La naissance de l'Église sera donc, d'une certaine façon, la naissance du Christ, puisqu'il y a identité solidaire entre le groupe organisé et Celui qui est établi spirituellement chef de race. « L'État, c'est moi », disait Louis XIV; le Christ, lui, pourra dire avec plus de vérité : « L'Église, c'est moi », non pas en l'entendant de son humanité individuelle, mais de tout le corps dont son humanité est la tête.

Il faudra seulement que ce *corps du Christ*, comme l'appelle, en effet, saint Paul, ce Christ épanoui en groupe, socialisé, trouve ses conditions définitives. Jusque-là il vivait à l'état diffus dans le paganisme et à l'état embryonnaire dans le judaïsme : il s'agira, comme le dira plus tard saint Jean, de *rassembler en un les fils de Dieu dispersés* (Jean, XI, 52).

Il y avait des fils de Dieu partout. Les Églises nationales ou familiales leur offraient de provisoires abris; la synagogue leur fournissait une représentation et un point de concentration officiel, cette fois, mais insuffisant, car elle unissait mal; elle n'unissait que peu de gens et dans des conditions qui n'étaient pas exclusivement religieuses, vu qu'il fallait s'affilier au peuple, par une sorte de naturalisation, pour s'affilier au culte. Renverser ce temple pour y substituer les domaines de l'Esprit dont le

temple chrétien sera le serviteur et le symbole, c'est l'œuvre.

« *L'heure vient*, dit le Sauveur à la Samaritaine, *où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.* » (Jean, IV, 21-25.) On trouve là, en trois teintes juxtaposées, toute la carte religieuse du monde : la région des païens, où se dressent des temples d'occasion, adorateurs de ce qu'ils ignorent (le Dieu inconnu de saint Paul); la région judaïque, où la bâtisse salomonienne ouvre ses portes au vrai Dieu, mais ferme ses murailles au monde; enfin, la région chrétienne, où le temple, ouvert, au spirituel, aux dimensions de l'univers, ne sera plus matériellement qu'un symbole et une aide.

L'art chrétien le comprend, quand il synthétise, autant qu'il le peut, dans le temple chrétien idéal qu'est la Cathédrale, la création en tous ses domaines. Le temple eucharistique est d'autant plus temple qu'il ressemble mieux à ce cosmos divin où toute créature unie au Christ adore *en esprit et en vérité*.

L'heure vient, dit notre texte, *et elle est déjà venue*. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que le Christ étant là, l'heure est déjà venue, en Lui, de tout ce qui doit être. Cette heure est venue depuis Bethléem. Elle vient pourtant, parce que cette existence du Christ, qui inclut en soi l'œuvre universelle, n'est pas encore devenue une action et n'est pas couronnée par le don suprême.

Mais voici que Bethléem restitue à Nazareth son trésor. Nazareth l'ayant vu croître *en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes* le passera à Capharnaüm, à Bethsaïde, à Tibériade et aux autres villes galiléennes. La Galilée, infidèle, le cédera à Jérusalem, qui le crucifiera hors des murs, comme pour symboliser l'universalité de son sacrifice. En attendant, la vie cachée se déroule, parce qu'il convient que l'œuvre individuelle du Christ se prépare dans le silence et l'obscur méditation, comme l'œuvre collective qu'il amorce s'est préparée dans la nuit des siècles.

De là, comme des profondeurs du silence nocturne s'élance le matin le soleil, le « fiancé éternel » de l'humanité quittera l'ombre nuptiale pour courir sa carrière.

Elle commence, comme toujours, par l'épreuve. Hercule entre le vice et la vertu est un symbole universel. Exempt de toute tendance au mal, Jésus n'en est pas moins soumis, ainsi que tous, aux assauts du mal. Le mal, pour lui, Christ, ce serait d'oublier qu'il est Christ, c'est-à-dire homme de tous, et de travailler pour soi-même. « *Fais que ces pierres deviennent des pains* »; jette-toi du haut du temple, et que ton Dieu te ramasse; conquiers, en vue d'une royauté personnelle : telle est la tentation du Christ.

Mais non! L'homme du Royaume de Dieu, qui est universel, doit garder le pouvoir dont il dispose pour l'œuvre universelle. L'homme du Royaume de Dieu, qui consiste à s'unir à Dieu, doit consulter la Providence, au lieu de lui imposer ses caprices. L'homme du Royaume de Dieu, qui est intérieur, ne doit pas se conduire en conquérant, comme si le Royaume était de ce monde. Le Royaume est en ce monde et il y impose ses conditions; il est en ce monde comme en l'autre, *sur la terre comme au ciel*, puisqu'il oriente la destinée totale; mais il n'est pas de ce monde, n'arrête point ses ambitions sur les objets de nos préoccupations temporelles et excluant le mal.

Après cette triple épreuve symbolique, le tentateur est chassé avec la tentation et la nature du royaume de Dieu sur terre, tel que devra le réaliser l'Église, est fixée. Jésus va le prêcher. C'est son baptême au bord du Jourdain qui lui donne sa consécration de prêcheur.

Ecoutez-le, dit la Voix, et des signes visibles offrent comme l'appareil d'un sacre. *Il a été sacré par le Saint-Esprit et la vertu de Dieu*, dit saint Pierre (Actes, X, 38). Cette vertu se révèle dans

les prédications de deux années et demie, trois à peine, sur un minuscule théâtre, auquel on a prêté des charmes assez incertains.

On a beaucoup rêvé sur cette Galilée qui n'ose plus vivre, qui se console d'avoir perdu son Dieu en roulant sur les roches où il prêchait des flots de verdure, et en retraçant le sillage de sa barque allant de rive en rive avec des lauriers en fleur. Mais la réalité, au temps de Jésus, fut tout autre. La prédication du « rabbi nazaréen » n'est point la pastorale qu'a décrite Renan; c'est un labeur âpre, dans un âpre pays, au milieu de paysans secs, superstitieux, violents, qui après un moment d'enthousiasme veulent précipiter leur prophète du haut d'un rocher, puis le faire roi, puis faire de lui leur pourvoyeur, puis que sais-je? et qui finissent par l'obliger au départ avec un adieu de malédiction.

N'importe. Nous savons que la littéralité des événements a dans la vie de Jésus une importance immense, mais après tout secondaire. Cette vie est un symbole, symbole réel et agissant, sacrement dont la portée dépasse infiniment celle des faits matériels sur lesquels il s'appuie. Le *Sermon sur la montagne* est prononcé, sans doute, devant quelques centaines de personnes : il ne s'adresse pas moins à l'univers, et il en est entendu. La semence jetée sur les rochers trouve tout d'abord quelques fentes pour germer, et le reste rebondit pour aller féconder la terre.

Il est remarquable que Jésus n'ait pas cherché à sortir de son petit pays. Il s'est confiné dans un espace qu'on traverse en deux jours de marche. Ses cousins lui disaient : *Si tu fais de telles choses, montre-toi au monde!* (Jean, VII, 4.) C'était le cri de l'évidence. Mais lui n'écoutait rien de cette prétendue sagesse. Il abordait l'univers par un point, sachant que le fluide divin saurait passer de ce point à tous les autres.

Le monde n'est pas si grand. Le véritable obstacle à l'action morale, ce ne sont pas les distances. Un minimum de temps et d'espace suffit au Sauveur pour conquérir le temps et l'espace en toute leur ampleur. Un point qui se meut d'une vitesse infinie occupe l'immensité, remarquait Pascal : c'est le cas du Christ exerçant son activité céleste. Un point selon l'étendue, l'immensité comme zone d'influence.

Les hommes tâchent de durer et s'étendent le plus possible, parce qu'ils n'ont que leurs jours mesurés et leur taille pour s'égaliser à leur œuvre; le Christ dispose de la taille de Dieu et de la durée de Dieu : il n'a pas besoin de s'étendre. Il est, cela suffit; il dit, et sa parole trouve son chemin d'elle-même. Sa vie historique n'est avec sa vie selon l'esprit que dans une proportion infinitésimale. Galiléen et prédicateur de trois ans, c'est assez; tout le plan religieux universel a ses attaches là.

* * *

Le Maître prêche donc, et ce qu'il dit, c'est la *Bonne Nouvelle*, marquant l'idée centrale de son œuvre.

L'essence du christianisme, on en a disserté beaucoup; ce n'est pas sans raison, bien que ce soit parfois de la façon la plus déraisonnable. C'est bien là, en effet, le tout de l'Église, puisque c'est son idée vitale. L'idée vitale est le tout d'un vivant; c'est la loi de toute son activité; elle se retrouve, à moins de déviation accidentelle, dans tout ce qu'il fait comme dans tout ce qu'il est, c'est son « âme ». Ce que nous appelons l'âme, ce principe intérieur de notre unité et de notre orientation active, ce n'est pas autre chose qu'une idée, idée réelle et substantielle, *idée directrice*, dira Claude Bernard, de toutes les manifestations de la vie.

Dans l'Église, selon la théologie catholique, l'âme, c'est l'Esprit-Saint. Mais encore faut-il savoir sous quelle forme l'Esprit-Saint entend se donner à nous dans l'Église. Il n'en est pas de cette âme-là, âme universelle et transcendante à toutes choses, comme d'une âme individuelle qui se proportionne exactement à ce qu'elle

ment. L'Esprit-Saint nous déborde et ne trouve en nous qu'un domaine partiel. De plus, s'il nous pénètre, c'est sans nous absorber, alors que l'âme individuelle absorbe ce qu'elle anime dans l'unité d'une substance indivise. La question reste donc de savoir ce que l'Esprit divin veut de nous tous, constitués en Église, et ce qu'il nous apporte. C'est là, proprement, l'Évangile.

Et *εὐαγγέλιον*, la Bonne Nouvelle, est ainsi appelée *a priori*, parce qu'un dessein divin est par essence et inévitablement un dessein d'amour. A moins que l'homme ne le gâte! Mais il s'agit ici du dessein premier, et à ce niveau, nulle défection n'intervenant, l'amour et le bonheur ne se sépareraient que si, entre les deux, défaillait la puissance.

Et quelle est la bonne nouvelle annoncée? Que l'homme, depuis toujours, est appelé à l'intimité divine; que ce dessein, longuement méconnu, va être repris et trouve son accomplissement décisif en la personne du Christ « principe » et « pierre d'angle », « voie, vérité et vie » (1). Il s'agit donc à la fois d'une intention divine et d'un fait divin; il s'agit en conséquence d'une action, d'une loi, d'un système de moyens, et, nécessairement, d'un milieu approprié à la fécondité du fait, à l'application de la loi, à l'utilisation des moyens, à la réalisation de l'intention initiale.

Dans le temps, l'avènement de Jésus ouvre la phase définitive du règne de Dieu; son second avènement doit le clore, en juger les effets et en éterniser les fins.

Jésus apporte le levain qui fera fermenter la pâte humaine; il cultive un champ où poussera aussi de l'ivraie; il jette un filet qui ramènera des poissons bons et mauvais, en attendant le partage. Et c'est-à-dire qu'il se propose, et ménage les libertés.

Quant à l'essentiel, à savoir spirituellement — car Dieu est Esprit et ses œuvres avant tout des œuvres d'esprit — le royaume de Dieu est en nous dès qu'on s'est donné à Dieu et à l'œuvre de Dieu sans restriction pécheresse. Historiquement, visiblement, le royaume de Dieu sera établi dès cette première génération (Mat., XXIV, 34), car la graine sera semée, le Christ prouvé, la société fondée, l'Esprit répandu et les signes fournis : résurrection de Jésus, ruine de Jérusalem et abolition de l'ancien royaume provisoire.

Pour entrer dans le royaume, ce qui est avant tout nécessaire, par opposition au judaïsme charnel, ce sont les dispositions du cœur. Il faut d'abord se comprendre soi-même, avoir conscience de sa nature réelle et complète. « Reconnais, ô chrétien, ta dignité » diront nos Pères. Ensuite, il faut s'achever, soit comme individu, soit comme groupe. Enfin et dès l'abord, en vue de se comprendre vraiment et de se réaliser pleinement, l'homme est appelé à se dépasser pour entrer en société intime avec le Père, le Fils et l'Esprit.

Se comprendre, c'est savoir ce que, naissant sur la terre, on est un être d'essence céleste : *homo celestis* (I. Cor. XV, 47); soumis au temps, qu'on est un être d'éternité.

Se réaliser, s'achever, c'est, comme individu, pousser son développement dans le sens de ce qui fait aboutir, et, puisqu'on est céleste, développer en soi le céleste; puisqu'on est fait pour l'éternité, amorcer en soi l'éternité en préférant à toutes les valeurs qui périssent dans le temps, les valeurs éternelles : *Hommes charnels, ne cherchez pas le pain qui périt, mais celui qui demeure pour la vie éternelle* (Jean, VI, 27). Et comme groupe, se réaliser, c'est s'élever jusqu'à la conscience de son unité et en tirer les conséquences : amour mutuel, amour organisé, justice fraternelle qui surabonde par rapport à la justice des païens et par rapport à la fraternité prétendue qui n'est qu'une cohésion de nos poussières. *Père, qu'ils soient un comme nous. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi, en nous, soient un* (Jean XVII, II, 21).

Enfin, se dépasser, par une vie en commun avec son Principe,

c'est accepter la grâce et en mériter la croissance. *Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (Jean, XIV, 23). Mais d'abord *si vous m'aimez, observez mes commandements* (Jean, XIV, 15). Et à cela surtout, à cela essentiellement *on reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres* (Jean, XIII, 35).

C'est cette habitation mystérieuse du divin en nous, ensemble, c'est cette *renaissance* en Dieu de tout le groupe humain qui prépare et permet l'ascension inouïe d'un petit être au contact immédiat de son Principe, et ces sublimes intuitions qui sont le fond de la vie céleste promise. « *La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé* (Jean, XVII, 3).

Montrer tout cela, en détail, dans les paroles de Jésus : sentences, discours ou paraboles, nous n'en avons pas le loisir; mais nous savons par nos apôtres, nos Pères et nos théologiens que là en est la substance (1).

Nous avons dit que le passé l'avait fait prévoir et en avait préparé l'éclosion : aussi Jésus se réfère-t-il souvent au passé, tout en marquant les différences. Il fait ressortir ce qu'il y a de bon dans les milieux païens, exaltant le publicain vertueux et le Samaritain charitable. Il se défend de condamner la loi, disant qu'il vient seulement la parfaire. Supérieur à Moïse, il n'en est pas moins son continuateur, et s'il peut le mener plus loin, c'est que le cœur dur des hommes a été amolli lentement par la pénible épreuve de son impuissance. Maintenant, le progrès va pousser sa pointe. Ce que le monde païen autorisait, Jésus le condamne; ce que Moïse accordait à la dureté des cœurs, le Christ le refuse.

L'action divine dans le monde est d'une continuité que conditionne et trouble fréquemment sa matière, mais qui tend à monter. Puisque, aujourd'hui, les temps sont mûrs pour une transformation profonde, il faut organiser ses moyens. Il faut une âme nouvelle aux humains, la voici : l'Esprit de l'Évangile. Mais pour que cette âme travaille, il faut, avons-nous dit, qu'elle s'organise en corps. Succédant au corps plasmique des anciennes organisations, au corps embryonnaire que constituait la synagogue, il faut maintenant un corps religieux qui corresponde à l'âge parfait des révélations, à la vie épanouie de la grande œuvre. C'est ce corps que nous allons voir pousser sous l'action humble, harmonieuse et grosse d'immense avenir que nous devons maintenant contempler.

II

Quand on dit que Jésus-Christ a fondé l'Église, il en est qui demandent à voir, de son temps, un groupe religieux pareil au nôtre, en différant seulement par l'ampleur. Ignoreraient-ils à quel point, philosophiquement, cette conception est fautive? L'Église, à ses débuts, n'a que des linéaments; mais elle nous les fait voir le jour même où l'idée vitale nouvelle est jetée dans sa matière consciente.

Jésus se fait reconnaître; il parle, et son influence, qui est une loi de vie, s'empare de la matière ambiante dans la mesure où cette matière est préparée à la recevoir. « Viens! » dit-il, et l'on vient (Mat., VIII, 9; Marc, X, 21; Jean, I, 46). Ou même, comme Madeleine, comme Nicodème, sans qu'il ait rien demandé, on accourt, reconnaissant en lui l'idéal qu'on cherchait. Ainsi les substances qu'entraîne le tourbillon vital se rangent sous la loi de l'âme.

L'âme spirituelle introduite dans le monde par Jésus va ainsi, par attirance, par connaturalité, se constituer un corps. *Personne*

(1) On lira à cet égard, comme à tant d'autres, avec un incomparable fruit, l'ouvrage si précieux du P. LAGRANDE : *L'Évangile de Jésus-Christ*, Paris, Gabalda, éd.

(1) Cf. Jean, VIII, 25; Math., XXI, 42; Jean, XIV, 6.

ne vient à moi, disait le Sauveur, *que mon Père ne le tire*. Qu'est-ce que cette attirance du Père, si ce n'est Dieu vivant dans les âmes sous la forme d'un appétit surnaturel qu'il provoque, et qu'il saura ensuite satisfaire, quand ces âmes auront reconnu dans le Christ le moyen de réaliser ce qu'elles cherchaient?

Cette attraction intérieure constitue rapidement à Jésus un groupe d'adhérents, hommes et femmes, en assez grand nombre, parmi lesquels émergent et se distinguent, nommément choisis, soixante-dix ou soixante-douze disciples. Je dis nommément, bien qu'aucun catalogue authentique ne nous soit parvenu; mais le chiffre soixante-dix (ou soixante-douze selon les manuscrits) est donné par Luc (X, 1), et quelques noms ont survécu, comme Barnabé ou Sosthènes.

Un troisième groupe plus restreint et spécialement élu sera celui des Douze, parmi lesquels Pierre, Jacques et Jean semblent former encore une sélection. Enfin, Pierre se révèle comme le chef, le centre d'unité pour l'avenir, quand le centre éternel, le Christ, sera devenu invisible.

Or, Jésus prend bien soin de dire à ceux qui auront un rôle dans l'État spirituel qu'il construit, qu'il les choisit, lui, et ne les reçoit pas seulement par une sorte d'accession passive (Jean, XV, 16). Il marque ainsi son intention, qui est de leur conférer un pouvoir social. Intention qui d'ailleurs se révèle en maintes paroles assez connues, paroles qui ne laissent de doutes qu'à ceux qui en cherchent.

Et que la société qu'il fonde ainsi ne soit pas une société particulière, mais la cité universelle des âmes, c'est ce que marque déjà symboliquement ce chiffre *douze*, qui correspond aux douze tribus, c'est-à-dire à l'humanité religieuse provisoire, au nouvel Israël, à l'Église inchoative dont nous avons parlé, et aussi le chiffre *soixante-dix*, ou *soixante-douze*, qui correspondait, selon la tradition juive, au nombre des nations de la terre, que l'Évangile concerne. Jésus lui-même fait ressortir ce symbolisme en promettant aux Douze une gloire qu'il figure par *douze trônes*, jugeant les douze tribus d'Israël (Math., XIX, 28). Juger les douze tribus d'Israël à la fin des temps, c'est juger le monde, celui-ci étant devenu, grâce à l'Église universelle issue de la synagogue, le prolongement religieux d'Israël.

On a mille fois remarqué que ces fondements de l'œuvre chrétienne, les apôtres, ne sont pas des lettrés, des philosophes ou des gens importants dans leurs groupes; ce sont des gens de peu. Non qu'il y ait là le moindre exclusivisme démocratique; l'Évangile n'est pas plus la propriété des petits que des grands; on ne le laissera accaparer par personne; mais si les grands — par l'esprit ou par la situation — doivent être incorporés plus tard à l'organisme constitué, il est utile qu'ils ne soient pas eux-mêmes constituants, pour ne point paraître usurper le rôle assimilateur qui appartient à l'idée vitale.

L'établissement de l'Église prend ainsi son point de départ. Simples linéaments, mais avec un esprit agissant et des centres d'action organisatrice qui se coordonnent déjà en une sorte d'encéphale, en la personne de Pierre. C'est l'embryon au début de son développement. Jésus en expérimente pour ainsi dire la vitalité et l'invite à en prendre lui-même conscience, en confiant aux Douze, jusqu'ici instruits peu à peu, des missions qui serviront de prélude à la conquête du monde. Que cela soit gros de toutes les réalisations et de toutes les organisations ultérieures, Jésus le fait voir et marque tout à la fois l'unité, la signification transcendante et l'avenir de son œuvre en une circonstance qui est parmi les plus solennelles de l'histoire chrétienne.

C'était à Césarée de Philippe. Jésus, jugeant l'heure venue de se déclarer tout à fait, demande tout à coup aux Douze, après avoir feint de les interroger sur l'état de l'opinion touchant sa personne : *Et vous, qui dites-vous que je suis?* Sur cette question inopinée,

c'est Pierre qui se lève et qui, avec l'enthousiasme prompt qui est dans son caractère, mais quant au fond inspiré de plus haut, s'écrie : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*.

Heureux es-tu, lui déclare le Sauveur, *heureux es-tu, Simon Bar-Jona!* — il lui décline ses noms d'homme pour l'inviter à comprendre que ce qui s'est passé en lui n'est pas de l'homme. — *Ce n'est pas la chair et le sang*, c'est-à-dire l'éducation familiale ou l'intuition humaine, travaillât-elle sur les données que lui fournit le spectacle d'une vie divine, *ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieus*. Il faut l'intervention des cieus pour la parole de foi telle qu'elle vient à l'autorité en vue du groupe. Car c'est en vue du groupe, et comme déjà en son nom, que Simon a parlé d'en haut.

Jésus le lui déclare aussitôt, et sa réplique est à la fois une sorte de récompense personnelle et de définition de l'Église : *Et moi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Parler ainsi, ce n'est pas fonder l'Église sur un calembour, comme l'ont dit légèrement quelques-uns; c'est donner son emploi naturel à un nom symbolique attribué dès le début à Simon, selon la coutume juive, quand Jésus lui a dit, en le choisissant : *Toi qui t'appelles Simon fils de Jonas, tu t'appelleras Képhas*, c'est-à-dire Pierre, ou Rocher (Jean, II, 42).

Donc : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*. L'idée d'une construction régulière et durable est ici nettement affirmée. Il ne s'agit pas d'une assemblée de hasard, formée de proche en proche, mais d'une œuvre fondée et qui subsiste. *Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Les portes de l'enfer, c'est-à-dire les puissances de la mort, qui triomphent de tout ce qui est humain, qui se referment, indifférentes et fatales, sur tout ce que mettent au jour la nature ou l'homme seuls; c'est-à-dire encore les puissances du mal, dont Satan est le type, et dont les citadelles se dressent en face de la cité du bien. L'Église ne succombera à aucune de ces attaques; l'Église ne mourra pas, et son fondement, le siège de Pierre, durera autant qu'elle. Telle est la promesse. « Curieux fait, observe Henri de Tourville, que cet homme de Galilée, qui n'a eu de sa personne rien d'extraordinaire, et qu'un ami, villageois de Nazareth, usant du monde et de l'avenir en maître, a, de sa seule autorité et d'une parole, placé au sommet de l'histoire et en tête de l'humanité (1). »

Dans la suite du texte, la fonction de chef est figurée par les clefs, insigne de l'intendant ou majordome d'un palais. *Je te donnerai les clefs du Royaume des cieus*, c'est-à-dire le pouvoir d'admettre ou de rejeter les fidèles. Dans l'*Apocalypse*, c'est Jésus lui-même qui porte les clefs de David comme Grand Maître du Royaume de Dieu. Ici, ce sera, par procuration, son disciple en chef, portier en premier du Royaume.

Ce royaume est évidemment l'Église, puisqu'on ajoute : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel*. Ce pouvoir de lier et de délier, qui signifie permettre ou interdire, est relatif aux actions ou aux choses, comme le pouvoir d'admettre ou de rejeter est relatif aux personnes. Ainsi, le magistère de foi indiqué par la première déclaration du Maître (comme d'ailleurs par beaucoup d'autres paroles), et le magistère gouvernemental impliqué dans la seconde, sont clairement définis.

Nous avions raison de dire qu'un tel fait est central, dans l'établissement évangélique de l'Église; il sert de base à l'œuvre sociale exprimée par ce nom, comme l'œuvre même, avec sa forme hiérarchique nettement centralisée, est nécessaire à l'action spirituelle prédite. Tout partant d'une Incarnation pour s'adapter à la nature charnelle en même temps que spirituelle de l'homme, tout doit évoluer ensuite dans le visible, et non pas dans le spiri-

(1) HENRI DE TROUVILLE, *Lumière et Vie*, p. 218, Bloud, éd.

VOYAGES — PÈLERINAGES

DE NOCES: A prix réduit en Italie

A Nice: 15 févr. - Algérie 20 févr. - Maroc 10 mars

ROME: départs - 7 mars - 26 mars

A JERUSALEM: 28 mars au 28 avril

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. de Mont Karmel, BRUXELLES - Téléphone 37 58 22

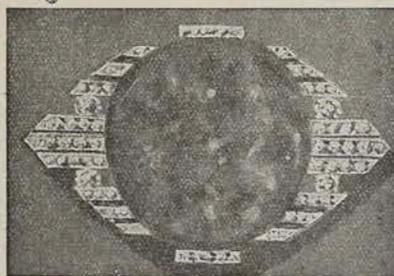
LE CHOCOLAT DUC
EST LE MEILLEUR
des CHOCOLATS BELGES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR

Téléphone 11,88,69



BANQUE DE BRUXELLES

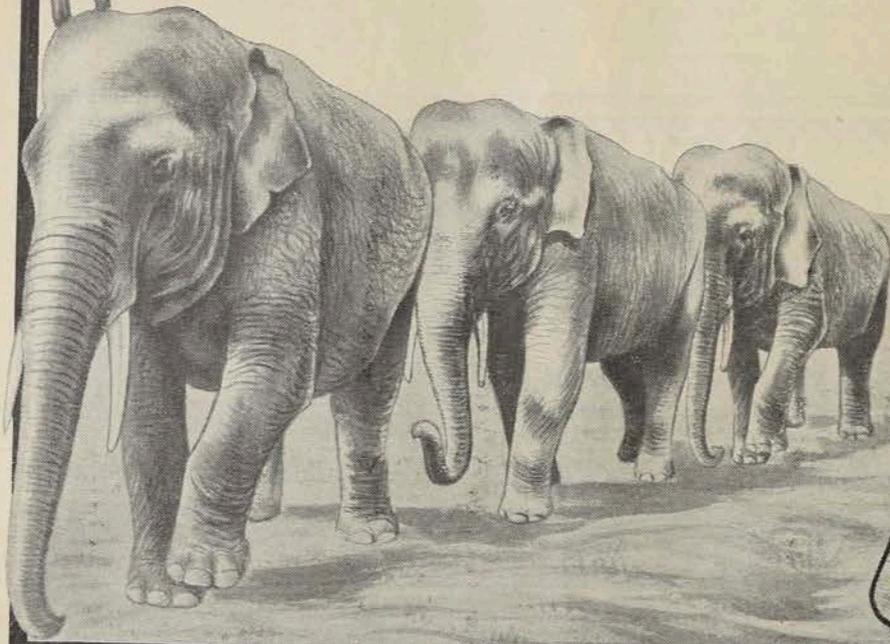
Société anonyme fondée en 1871

400 SIÈGES, SUCCURSALES ET AGENCES DANS TOUT LE PAYS

LE BON CHOCOLAT

Côte d'Or

ORGANISE LE 6^{ME} CONCOURS
DES FAMILLES NOMBREUSES
100.000 F^{RS} DE PRIX EN ESPÈCES
DU 1.12.1933 AU 1.6.1934



tuel pur, c'est-à-dire dans l'invisible. Ce qui doit être vu, c'est l'humanité nouvelle groupée autour du Christ, rachetée, unie au Père avec sa propre unité, animée par l'Esprit. Cela ne se peut sans une organisation sociale, sans une représentation, sans une diversité de fonctions exprimant la diversité humaine dans l'unité, à la manière d'un corps. Et comme c'est l'un qui manifeste le mieux l'un, de même que tout se concentre au départ en l'unité du Christ, on conçoit que la représentation principale du Christ soit elle-même unitaire. D'où l'élection de Pierre, point de départ de la Papauté. Jésus n'a pas mentionné expressément de succession; mais il a créé le rôle; plus tard, comme maintenant, il fallait bien que ce rôle fût rempli. Jésus place lui-même la durée de son Église dans la dépendance du Rocher sur lequel il la fonde, et il la dit perpétuelle. On peut donc penser que si dès le début il n'en avait pas été disposé ainsi, cela se serait spontanément établi plus tard, bien loin que ce soit une déviation postérieure, comme le prétendent certains, et un plagiat de l'autorité romaine.

Quant au magistère sacramental, il résulte d'autres déclarations non moins précises, dont nous rencontrerons tout à l'heure la principale.

Mais avant les mots suprêmes et avant le suprême appel à l'avenir, l'institution de l'Église a besoin, dans le présent, d'une consécration douloureuse.

Les pactes sociaux de l'antiquité se scellaient toujours par un sacrifice. Aussi disait-on : frapper une alliance, tuer une alliance : *ferire fœdus, mactare fœdus*. Un sacrifice plus haut doit ici intervenir, parce que l'alliance entre Dieu et l'homme, en vue de fonder cette vie en commun qu'est l'Église, requiert de la part de l'homme un effort d'ascension et de purification qui ne peut avoir lieu sans douleur. Le Fils de l'Homme en assume la charge collective, et il se trouve pris par son œuvre dans une sorte d'engrenage où il doit nécessairement succomber.

Aux confins de tous les mondes, entre le passé et l'avenir, entre la terre et le ciel, entre la matière et l'esprit, entre la culpabilité et la justice, il doit être écrasé et sacrifié par le rapprochement redoutable qu'il a pour mission de déclencher.

Le passé ne veut pas périr, l'avenir a de la peine à naître; tout passage rénovateur est accompagné de conflits; toute naissance est une crise.

La matière ne veut pas céder; l'Esprit la dérange dans ses combinaisons et dans ses espoirs; elle va résister, et elle résistera au point que Pascal pourra dire : *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde*. Son agonie présente sera causée par la résistance immédiate d'un milieu corrompu, symbole tout indiqué de ce que le Sauveur appelait le monde.

Quant au ciel et à la terre, ils ne peuvent se rejoindre et s'unir que dans le creuset de l'amour — amour réparateur, à l'égard d'un passé chargé de responsabilités et de misères; amour inspirateur, secourable et vainqueur par rapport à l'avenir.

Or, cet amour doit être visible et à jamais indiscutable. *Personne n'aime davantage*, a dit Jésus lui-même, *que celui qui donne sa vie pour ses amis* (Jean, XV, 13). Dans le Christ martyrisé, Dieu et l'homme se donneront réciproquement cette marque. L'homme mourra pour son Dieu; un Dieu mourra pour l'homme. De ce double sceau du Testament, l'écriture de la croix sera le chirographe. En hébreu, langue du passé religieux; en grec, langue de la civilisation temporelle; en latin, langue du pouvoir viril et conquérant du Romain, on pourra lire les pardons et les munificences célestes, les retours généreux et les efforts d'une créature ainsi prévenue par l'amour.

Grandeurs de chair, grandeurs d'esprit et grandeurs de charité, selon la division célèbre de Pascal, s'unifieront ainsi dans la charité surabondante et mortelle. Le passé, soulevé en tempête, aura beau croire briser et supprimer ce qu'il estime être antagoniste, il ne

fera que détacher violemment de l'arbre humain la graine d'avenir qu'est le Christ, et, l'ensevelissant dans une terre que lui-même contribue à rendre féconde, il préparera, grâce aux soins d'une Providence plus forte que ses colères, les futures germinations.

C'est ce que Jésus, à maintes reprises, a cherché à faire comprendre aux siens. *Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas*, leur disait-il, *il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits* (Jean, XII, 24). Il faut le dire, à cette pensée-là ils étaient réfractaires. Pierre même, en dépit de ses déclarations prophétiques; à cause, plutôt, de ces déclarations, dont le sens profond lui échappait, s'était écrié un jour : *Loin de toi cela, Maître!* Et le Maître se retournant lui avait dit : *Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale* (Math. XVI, 23). Il retrouvait dans son disciple le Tentateur de ses débuts, qui l'excitait à se tirer indemne et glorieux d'une œuvre essentiellement mortelle. Alors, insistant dans le sens de sa prophétie, le Sauveur avait spécifié : *Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par les Anciens, par les Princes des Prêtres et par les Scribes, et qu'il soit mis à mort, après quoi il ressuscitera le troisième jour* (Luc, IX, 22).

Le rite accompli, en effet, le sacrifice consommé et la preuve fournie, le Christ n'a pas lieu de rester au tombeau. Il convient qu'il en sorte, prouvant, par son domaine posthume sur la mort, son domaine antérieur, par suite le caractère généreux de sa passion. *Je donne ma vie pour la reprendre*, a-t-il dit, *personne ne me la ravit; mais je la donne moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre* (Jean, X, 17.)

L'ayant donc reprise après le silence mystérieux des trois jours, il reprend en même temps son œuvre. Sa mort n'était qu'un épisode. Loin d'être une fin, c'était le vrai commencement, puisque les utilités qui en viendront étant indispensables, on ne pouvait commencer vraiment qu'après cette soi-disant fin de tout.

Voici que de nouveau Jésus apparaît et parle. Quarante jours de survie correspondent aux quarante jours du désert, tandis qu'il préparait sa mission. Il jeûnait alors, se privant d'une nourriture nécessaire. Maintenant, il mange n'ayant plus faim, dégagé des misères mortelles, mais voulant condescendre et prouver.

Les quarante jours du désert ont été la transition entre la vie cachée et la vie active; les quarante jours de survie seront la transition entre la vie individuelle et la vie du Christ en son « corps » social. Le Christ individuel se montre ainsi en s'évanouissant, tournant au spirituel complet, et si sa vie terrestre a été le dernier passé, sa mort l'instant solennel des naissances, sa survie est le premier avenir. Le chemin est ouvert désormais à une œuvre qu'il a conçue comme Dieu, acceptée au nom de tous comme homme, et amorcée en tant que synthèse vivante des deux principes, qu'il est question maintenant de faire agir.

* * *

Après la double leçon de choses de la croix et du tombeau glorieux, les disciples sont mûrs pour une collaboration consciente et effective. Jésus leur parle comme à qui désormais peut entendre. L'Esprit viendra, qui leur confirmera tout. Mais dès maintenant il met dans leurs oreilles des paroles dont le son ne pourra plus s'éteindre. « *Tout pouvoir*, leur dit-il, *m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du temps* » (Math. XXVIII, 18).

La présence mystérieuse dont le Sauveur parle ici s'entend de plusieurs manières. C'est la présence eucharistique; c'est la présence intérieure par la grâce qu'apporte l'Esprit-Saint; mais c'est aussi la présence sociale par procuration. Car, prenant à part

Simon-Pierre, Jésus lui réitére solennellement ses pouvoirs. « *Pais mes brebis*, lui dit-il, *pais mes agneaux* » (Jean, XXI, 15).

Le service de la parole de Dieu par les apôtres et leurs successeurs; l'administration du baptême, sacrement de l'entrée, qui engage le chrétien dans la voie de tous les autres; l'exercice de l'autorité par un groupe qui a pour chef nettement désigné Pierre et sa suite successorale (puisque cela doit durer jusqu'à la fin du temps) : tout cela se trouve donc déterminé. Et tout cela, c'est l'Église.

Certains ont dit que ces paroles si nettes n'appartiennent pas à l'histoire, parce qu'elles nous viennent du Christ ressuscité, c'est-à-dire, sans doute, dans leur pensée, d'un Christ de rêve. Mais le Christ ressuscité est pour nous autre chose qu'un rêve. Ce n'est plus, si l'on veut, un être historique au sens plein du mot, puisque sa vie, désormais transcendante, échappe aux lois de ce qui s'agit dans le temps; mais c'est un être agissant historiquement, puisqu'il se manifeste par des phénomènes réels, insérés dans la trame de l'histoire, et qui y produisent des effets. D'ailleurs, nous avons entendu les mêmes choses de la bouche du Christ vivant temporellement, et nulle raison ne permet de les mettre en doute.

L'Église est donc bien née. Elle était née depuis toujours en son Christ-Dieu. Elle était née à Bethléem en son chef homme et Dieu. Elle est née désormais en elle-même comme société organisée d'une organisation initiale, mais positive. Elle débute humblement; c'est bien le *petit troupeau* dont a parlé le divin Maître (Luc, XII, 32). Mais à ce petit troupeau il a promis un royaume. Le royaume s'élargira peu à peu sur la terre, selon la loi de développement progressif qui a été celle de l'ancien monde, mais avec un élément nouveau, parfait en soi, bien qu'indéfiniment perfectible en nous.

Et le royaume ainsi régi, en même temps qu'il préparera l'avenir de la race, sauvera, âme à âme, ceux qui voudront se soumettre à ses lois. Il enfantera des élus pour remplir le ciel. *Le Royaume des cieux terrestre* : tel sera le nom de l'Église militante. *Le Royaume des cieux tout court* : tel sera le nom de l'Église triomphante. Un jour, ils se rejoindront, quand Celui qui va partir fera retour, lien définitif, cette fois, entre les deux séries de faits qui divisent la vie de l'homme : faits temporels, faits éternels; faits matériels, faits spirituels; faits du passé et du présent, faits de l'avenir.

C'est l'assurance que, pour finir, des messagers célestes donnent aux Douze, après que la nuée de lumière a dérobé à leurs yeux le Seigneur montant au ciel, sur l'horizon de Jérusalem et du monde.

Mais avant, la suite des temps religieux doit se dérouler encore sur ce sol. Les apôtres et l'Église ont à remplir leur mission du temps : recruter des adhérents au plan divin, les régir, et, pour cela, s'organiser, progresser, se défendre, établir l'œuvre au cœur de la durée et la poursuivre. C'est à quoi nous les verrons s'employer avec une activité et un succès qui paraîtront évidemment dépasser l'homme, tellement sera efficace l'Esprit laissé comme un succédané divin par Celui qui venait de mettre fin à sa présence visible.

L'Esprit! l'esprit du Cénacle avec ses langues de feu, sont vent violent, ses dons et ses présages, on peut dire de lui que par sa venue, à la Pentecôte, il donne son achèvement, son couronnement à l'œuvre de fondation de l'Église. Il en réalise la *Confirmation*.

L'ascension et la session à la droite du Père achèvent et mènent au parfait la divine Personne donnée à l'Église comme « tête »; elles la dégagent de sa mortalité et de ses autres faiblesses volontaires : ainsi le corps mystique vient au parfait par le don intégral de l'Esprit et par les grâces sociales du Cénacle.

Comme ces grâces sont l'effet des mérites du Christ, elles ne sont octroyées dans leur plénitude qu'après l'achèvement de l'œuvre méritoire et sa consécration céleste. C'est pourquoi Jésus

disait : « *Si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai* » (Jean, XVI, 7).

Il vient. Et l'on ne peut nier qu'il n'y ait là un miracle psychologique de premier ordre. C'est l'Esprit qui rend tout à coup virils et clairvoyants ces hommes si puérils, si inconscients, jadis à l'égard des réalités dont ils furent environnés pendant trois années et qui leur firent l'effet d'un mystère trouble; à l'égard de Celui avec qui ils ont vécu et que jusqu'à la fin, d'une certaine manière, ils ne connaissaient pas (Jean, XIV, 9); à l'égard de l'œuvre et de sa signification véritable, de la vie et de la mort du Christ qui leur furent par tant de côtés un scandale, de sa résurrection même, qui les laissa éblouis, écrasés d'étonnement plutôt que lucidement convaincus; à l'égard enfin de leur propre rôle, encore si mal jugé, si mal agréé et objet de leur part de tant de crainte.

Ils ont maintenant l'intuition de tout. La brève irradiation de Césarée de Philippe, non suivie d'effets proportionnés avec elle, suivie d'un reniement, est devenue chez Pierre, et solidairement chez les autres, une clarté sans ténèbres. Tant d'enseignements, de stimulations et de préceptes docilement reçus, mais mal assimilés et mal accordés, s'unissent en une gerbe. Une certitude les saisit qui va faire d'eux, les pusillanimes d'hier, des héros et des conquérants. C'est une transformation radicale. Leur âme illuminée pourrait dire comme Pauline dans *Polyeucte* :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Et cette foi ardente, pratique et communicative, est celle qui va se transmettre; c'est celle qui se manifeste déjà dans la foule ambiante, où un vaste coup de filet témoigne de sa force; c'est la foi de l'Église nouveau-née; c'est la nôtre. Et c'est le *Miracle de l'Église* en sa consommation initiale.

Ce mot initial revient toujours, parce que l'Église en est toujours à son commencement, comme tout ce qui est de l'Esprit. Mais enfin, tout est consommé ici en préparation, si tout commence comme réalisation. Par la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, la Bonne Nouvelle évangélique peut se définir pleinement, comme le fera saint Paul, « *la vertu de Dieu pour le salut de ceux qui croient* » (Rom., I.16). Les hommes de tous les temps y auront part du fait des Douze ainsi investis. La vie future elle-même leur sera redevable. Ces hommes viennent à leur temps d'un avenir éternel. Sans doute ont-ils eux-mêmes des pensées plus humbles; ils obéissent; mais à coup sûr leur espérance est grande. Ils attendent, comme Abraham, *la cité aux solides fondements dont Dieu est l'architecte et le constructeur* (Aux Hébreux, XI, 1), et s'ils ne constatent pas plus que le patriarche, à cette nouvelle étape du travail, *l'effet définitif des promesses*, nous savons qu'ils l'ont vu et salué de loin (*Ibid.*, 13).

A.-D. SERTILLANGES, O. P.,
Membre de l'Institut,

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Raspoutine⁽¹⁾

L'histoire de Raspoutine est anachronique et merveilleuse, elle semble appartenir à la légende.

Un paysan de Sibérie au passé douteux, inculte et sans mœurs, réussit à s'implanter dans la cour de tsar qu'il surveille et dirige; il séduit de corps et d'esprit princesses et dames d'honneur; il domine si bien l'empereur et l'impératrice qu'il devient, durant deux années au moins, le ministre occulte dont les ministres officiels dépendent, le dispensateur de grâces que la noblesse courtise, que les généraux redoutent et que la finance juive pourvoit de vins, de vivres et de filles.

Le contraste entre les uniformes chamarrés qu'il protège ou malmène et sa chemise de toile, son cafetan, ses bottes goudronnées, entre sa barbe en broussaille, sa fruste robustesse, et la fine élégance des femmes qui le supplient, l'in vraisemblance aussi d'une direction de conscience et de politique imposée par un rustre au souverain autocrate d'un empire mondial, composent, pour le dernier chapitre d'une biographie dynastique, une monstrueuse illustration dont le cynisme bariolé amuse et terrorise à la façon d'une caricature macabre. Même, il est vraisemblable que cet excès de pittoresque nuit à l'intelligence du rôle exact de Raspoutine. Etant extraordinaire, il incite à surenchérir sur son étrangeté. Illuminé, guérisseur, magnétiseur, doué — témoignage d'amis et d'ennemis s'accordent à l'affirmer — d'une vitalité surhumaine et d'un pouvoir obscur de commander à la vitalité d'autrui, Raspoutine, s'il gagna par son art d'empirique et ses propos d'inspiré l'accès du palais et la confiance de la tsarine, dut aussi, pour la conserver, déjouer des intrigues, improviser une tâche de conseiller, manier les partis et les personnes dans l'intérêt de sa faveur, en un mot, se maintenir par l'effort au poste prodigieux que le sort lui octroyait. Cet effort, qu'on ne nomme feinte d'hypocrisie, audace d'aventurier, ou qu'on y discerne un véritable génie politique surmontant l'inculture et la roture, révèle en Raspoutine, à côté de l'illuminé aux facultés mystérieuses, un très habile et très prosaïque négociant de l'influence acquise, un patron de clientèle et un faiseur de dupes, plus digne de figurer avec éclat dans un parlement démocratique que de cacher ses talents dans l'ombre d'un palais.

Illuminé, Raspoutine avec plus ou moins d'originalité, prend place dans la série des thaumaturges de cour et, plus spécialement, dans celle des moines visionnaires dont il cherche, quoique laïque, à imiter l'attitude et le langage, tandis que Raspoutine conseiller d'empire l'emporte de beaucoup, non pas en talent mais en singularité, sur tous les aventuriers qui le précédèrent en Russie et même en Europe; d'abord parce qu'il doit à son illuminisme sa puissance temporelle et le succès de ses plus terrestres aventures; ensuite, parce qu'il refuse, lui paysan, d'abandonner les mœurs de sa classe et, bien loin de s'adapter aux étiquettes de cour et de salon, contraint les cours et les salons à subir ses rudesses, sa mauvaise tenue, au besoin sa brutale insolence.

Émouvante figure que celle de ce Raspoutine, ivrogne et dépravé, mais qui se tient en robuste équilibre au centre d'une société convulsée d'agonie! De la décomposition sociale il tire sa force et son relief; auprès de lui s'effacent les fautes vénielles des grands-ducs en même temps que leur puissance. Il assume joyeusement un rôle funeste et tutélaire, car cet habitué des cabarets tziganes

dont chaque nuit est une orgie se fait la cariatide obstinée d'un despotisme qui s'effondre. Impossible de ne pas discerner dans ses entêtements un peu plus que son intérêt propre: il agit et bientôt il parle comme un délégué indigne mais persuasif de cette classe paysanne dont il n'a rien renié. Observons-le dans ses multiples visages d'illuminé, de débauché, de réformateur, et de traître plus ou moins conscient. Nous verrons toute l'histoire de Russie antérieure à sa naissance préparer son sort, le désigner pour ses bonheurs injurieux, conduire pas à pas jusqu'au trône le pèlerin venu pieds nus de Kiew à Pétersbourg.

* * *

En Russie, plus qu'ailleurs, les couches populaires ont produit, pour ou contre l'État, comme une floraison drue et rugueuse, des ministres sortis de l'office sur le caprice d'une reine, des inventeurs, des généraux et des apôtres, tout proches encore de leur origine, mal dégrossis et peu soucieux d'affiner dans leurs mœurs le génie dont témoignent leurs actes. Catherine I^{re}, servante impératrice; Mentchikoff ou Potiemkine, capitaines illustres de carrière équivoque; l'encyclopédique Lomonosov, artisan de soi-même et de la science russe; Pougatchef, créateur de premier soviet ou Polévoï marchand qui s'improvise écrivain, à des titres divers offrent des exemples d'ascensions sans étapes qui font rêver de l'Orient médiéval où les potiers conquéraient des trônes, où les pêcheurs devenaient vizirs.

Comme dans cet Orient éblouissant de pierreries et ensanglanté de supplices, la Russie du knout et du favoritisme laisse peu de place aux classes moyennes. La bourgeoisie qui, dans l'Europe occidentale, par les communes, les milices et les parlements prépare un lent progrès d'institutions et de mœurs, freine par avance les révolutions futures et canalise les révoltes individuelles, cette bourgeoisie des villes, épargnante et tenace, est ici par trop étouffée entre les deux nappes de nobles et de serfs épandant sur le même sol immense leurs appétits et leurs querelles. Leur conflit remplit l'histoire russe. Si, en 1916, une révolution socialiste le résout dans une vaste déception, la faute en est au paysan qui, las de la guerre et rêvant d'expropriations gigantesques, accepte les doctrines proposées par le prolétariat ouvrier et intellectuel. En attendant ce dénouement, et même dans les moments de plus âpre discorde, un continu échange de dévotions et de superstitions, une curieuse fraternité de vie et de langage ne cessent d'unir nobles et paysans comme deux frères ennemis nés d'un même terroir. Sans l'intermédiaire bourgeois et la coutume qui le consolide, les extrêmes sociaux se touchent facilement dans la Russie moderne comme dans l'ancien Islam. Et l'usage russe, en autorisant la noblesse aux brutalités familiales, le peuple à l'irrespect servile, ne faisait guère que sanctionner le legs de Byzance dont les cochers de cirque pesaient sur le gouvernement, ou la tradition des hordes mongoles et leur promiscuité de tente et de pillage.

Replacée dans son cadre quasi oriental, l'aventure de Raspoutine reprend sa vraisemblance. C'est une histoire de sérail, une page copiée d'une chronique arabe ou persane. Et cette page n'eût été, peut-être, ni tragique ni écœurante, si le malheur des événements ne l'avait intercalée dans le récit d'une guerre européenne qui la dénature et corrompt. Mais, de toute façon, elle éclaire une fois de plus la dissension intime de la Russie, partagée, depuis la réforme de Pierre le Grand, entre son instinct oriental et ses vellétés de s'occidentaliser. Elle ramasse autour d'elle l'opposition qui, depuis deux siècles, affronte en Russie une culture barbare et une barbarie présomptueuse.

* * *

(1) Ces pages formeront l'Introduction et le premier chapitre d'un volume qui paraîtra prochainement aux Éditions Evolsior, à Paris, dans la collection: *Les Grands Illuminés*.

Le voyageur qui, à cheval, parcourt les plaines russes, fertiles et monotones, steppes où résonne encore le souvenir des chevaux-chées ancestrales, forêts où la préhistoire des Aryens sommeille, champs illimités qui, malgré la récolte, gardent l'aspect du désert, et surtout invraisemblables routes composées de pistes et d'ornières, devant cette nature demeurée inhumaine, exploitée sans méthode et gaspillée sans profit, évoque les paysages policés de l'Occident où le chemin complète la lisière, où le viaduc décore la vallée.

Ici, tout au contraire, éclate en chaque endroit le désaccord entre l'insuffisance de l'effort et l'excès du programme. En 1911, les paysans de Russie blanche poussaient encore sur leurs terres la charrue primitive telle qu'elle est peinte sur les vases grecs : un double soc en croissant dépourvu de coutre et de mancherons, tandis que sur son domaine le grand propriétaire les employait à la manœuvre des meilleures machines agricoles venues d'Allemagne. Une locomotive, un jour, fut, sous mes yeux, engagée sur un pont de bois du modèle ordinaire, c'est-à-dire vétuste et branlant. Elle s'abîma dans le ravin au premier tour de roues, entraînant le pont dans sa chute et il fallut, pour la ramener à l'aide de cordes et de poulies, mobiliser la population de deux villages. La locomotive sortit sans trop de dommages, mais le pont ne fut pas réparé, et la route normale s'accrut simplement d'un détour de 8 kilomètres traversant un gué et plusieurs fondrières.

Anecdote qui résume l'éducation reçue par le moujik, la seule que consentit à lui donner le gouvernement des tsars qui limitait ou fermait les écoles. Le moujik apprenait ainsi à surmonter par son ingéniosité naturelle la négligence des services publics, le laisser aller et la gabegie d'une administration soucieuse exclusivement de fisc et de police. Mais sous l'impulsion d'un agitateur ou dans l'épaisse méditation embrumée d'alcool qui, la journée finie, le faisait s'asseoir au seuil de sa chaumière, le paysan prenait la conscience d'être le support opprimé de l'édifice impérial, alors une révolution pouvait toujours naître de sa colère habituellement détournée vers l'usurier juif. Si la révolte fut d'ailleurs si lente, il ne faut en chercher la cause, ni dans la foi paysanne que longtemps abrita l'icone de la salle, ni dans le respect du tsar, seule autorité que le paysan respectait, mais dans une apathie tant acquise qu'innée, dans un renoncement à la décision, dans une indifférence rêveuse qui, sur la plupart des Russes, apparaissent comme un reflet des neiges somnolentes ou du soleil engourdisant, et qui, passant de classe en classe, se manifestent chez le noble par l'oisiveté déprimée ou l'agitation futile, chez l'intellectuel par le goût des discussions vaines, chez le marchand par celui de la débauche prodigue, chez tous, par une perpétuelle remise au lendemain de l'action urgente, par une abdication de la volonté au profit du destin.

Inaction qui, pour un peuple, est le chemin de la ruine ou des catastrophes sociales, mais chemin égayé des fleurs du loisir, et dont chaque relais peut éveiller le génie fruste d'un mystique ou d'un artiste. Privée des disciplines de l'effort méthodique, confondant la délibération et le songe, la pensée russe se noie ou s'évapore dans les idées, mais elle excelle à noter ou à transposer les subtils mouvements du cœur et des sens, à raffiner sur leur subtilité, à les contenir aussi dans des intuitions simples et directes qui les renforcent toutes en puissance, comme une phrase musicale exprime en quelques sons une multiplicité indéfinie de joies et de souffrances. Intuitions d'ailleurs vite déviées dans le morbide : Tourguenev, Dostoïewsky, Tolstoï, Tchekhov, aux talents si divers et si opposés par leur doctrine, ne laissent pas de réduire pareillement l'effort en désespoir, la volonté en résignation, l'élan vital en morne acceptation des obstacles qui le compriment. Civilisation développée comme un surgeon sur une racine orientale, liturgie slavonne rompant les liens d'attache avec la latinité catholique, hérédité marquée de sujétion et de servitude, despo-

tisme national succédant aux tyrannies étrangères, autant de causes qui prédisposent la sensibilité russe à son isolement velléitaire; mais il semble que du sol lui-même, tragique et nostalgique, monte un chant de confiance dans la vertu du rêve. Seulement ce chant de nomades à demi fixés, capricieux et passionné, voluptueux et cruel, puéril et tendre, comment va-t-il s'accorder aux sévères harmonies des concerts de l'Europe? Comment le sentiment social, inconstant et persistant, va-t-il réagir sous l'empreinte des civilisations latine et germanique?

L'histoire de Russie la plus récente nous le montre par les outrances terroristes et soviétiques. Jeunes garçons et jeunes filles dont la candeur originelle, faite d'appétits robustes et de curiosité ingénue, survit à toute perversité apprise, viennent à Heidelberg, à Léna, à Paris conquérir, à grand renfort de diplômes, un petit lot d'idées mal comprises qu'ils rapportent dans leur pays comme l'évangile de la libération. Ainsi se constitue, en dehors des traditions russes et décidé à bouleverser sans ménagement le vieux fonds des coutumes, ce parti de l'Intelligence qui prépare la révolution, mais que Lénine prend soin d'exterminer.

Eux aussi, colporteurs de pacotilles étrangères, sont à leur manière des continuateurs d'Ivan le Terrible ou de Pierre le Grand, des disciples de Tchernichovsky, de Dobrolioubov ou de cet Alexandre II qu'ils assassinent; ils veulent, pareillement, entraîner l'inerte Russie dans l'orbite occidentale. Ils ne se trompent que sur le choix du courant, préférant comme par instinct celui qui mène à la dérive. Ils s'éprennent de marxisme, de darwinisme, de rationalisme; élaborent des encyclopédies composées d'un bric-à-brac qui ferait sourire s'il n'était l'occasion d'attentats suivis de représailles, si dans cette Eurasie munie de télégraphes et dépourvue de routes les élan vers l'Europe comme le retour à l'Orient ne se soldaient finalement par le meurtre et le supplice.

* * *

Le Polonais Rufin Pietrovski, dans ses *Souvenirs d'un Sibérien*, raconte comment un vénérable paysan qui lui donnait asile, mis en confiance par la misère d'un évadé, tire de sa cachette et lui montre, les yeux en larmes, une statuette religieuse qui se signait des deux doigts. Elle lui servait d'autel secret, l'autorisait dans ses croyances interdites, lui permettait d'opposer un témoignage qu'il jugeait presque divin aux prescriptions de l'erreur officielle. Nombreux étaient les Russes de toutes classes qui dans l'oratoire orthodoxe dissimulaient de plus étranges statuettes! La scission initiale entre les tenants de l'ancien et du nouveau rite suffit à peupler de sectes aberrantes la Russie du XVIII^e et surtout du XIX^e siècle. Des Doukhobors aux Skoptzjys en passant par les Khlistys auxquels sans doute était affilié Raspoutine, combien de survivances païennes ou gnostiques se tapissent sous le chaume et s'infiltrèrent dans les châteaux! Elles dérivent à leur profit la dévotion native, car chez les plus fidèles le pope est méprisé, et le goût puéril du surnaturel qui se croit mysticisme guette le prodige de l'imposteur faute de savoir attendre le miracle divin. Dans cette atmosphère de crédulité complaisante, les Inspirés, sincères ou simulateurs, ont beau jeu pour accréditer leur prestige. Le moine ou le profane qui se proclame homme de Dieu divertit des monotonies culturelles; il entraîne dans les extases jusqu'à lui réservées aux saints, il matérialise en guérisons et en prophéties le surnaturel de l'esprit. L'opinion publique l'impose au clergé; il est de son vivant béatifié par l'enthousiasme.

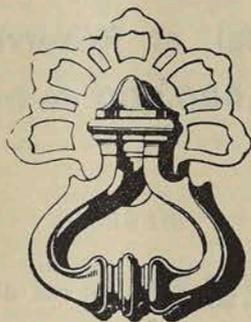
Ainsi se développe le destin des Jean de Cronstadt et des Théophane, puis comme sa réplique dans un plan infernal, celui des Théodore et des Raspoutine. Missionnaires et trafiquants de la révélation ne sont plus distingués par un public indocile aux tutelles de l'Église. Dieu ne sait-il pas, sans s'arrêter à la naissance, toucher

ÉTABLISSEMENTS
BOIN-MOYER SOEN

MAISON FONDÉE EN 1885

Société Anonyme au Capital de 1.700.000 francs

LUMINAIRE
en tous styles



CUIVRERIE
de BATIMENT

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART

PRIX
MODÉRÉS

142, rue Royale, à Bruxelles

MODERNE
ANCIEN

Ateliers : 24, rue d'Albanie

FOURNISSEUR DES PALAIS ROYAUX ET DE L'ÉTAT

Toute personne sou-
cieuse de ses intérêts
est cliente de la

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets
BRUXELLES

Algemeene Bankvereeniging

Société Anonyme

Capital et Réserves :

430,000,000 de francs

SIÈGES :

BRUXELLES 5, rue d'Arenberg

14, rue du Congrès

(ALGEMEENE BANKVEREENIGING — CRÉDIT GÉNÉRAL DE BELGIQUE)

Anvers

« Torenggebouw », Marché-aux-Souliers

Gand

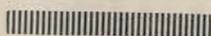
20, Place Saint-Bavon

Louvain

9, rue de la Monnaie

Renaix

2, rue du Tremble



Comptes à vue et à terme - Comptes de quinzaine à taux variable
Bons de caisse à 6 mois et 1 an : Intérêt payable anticipativement

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

de sa grâce imprévue le staretz qui lui plaît? Le Saint-Synode, repaire des fonctionnaires et serviteurs du trône, ne peut, comme une papauté universelle ou comme un consistoire qui ne relève que des fidèles, discriminer, sans exciter le soupçon, le vrai et le faux mysticisme. Ces illuminés, du reste, ont toujours l'habileté de se plier à la pratique orthodoxe. Voici donc l'Église, contrainte de se couvrir, sinon de s'enorgueillir dès que la pousse l'ordre discret d'un tsar? Dans l'Église que s'aperçoit la secte et que le pouvoir civil compromet, le salut de l'ancienne Russie ne réside décidément pas plus que dans l'État miné par la révolution. De quelque point qu'on envisage le monument impérial, côté cour ou côté chapelle, il n'annonce dans ses fissures que la ruine prochaine; la base délitée ébranle chaque façade.

C'est pourquoi, dans cette Russie tsariste, les éléments naturels comme les institutions, le cours de l'histoire comme l'état de la vie quotidienne conspiraient pareillement à l'avènement d'un Raspoutine, qui, même après sa mort et sans la révolution, eût sans doute assez tôt trouvé son successeur. Tout en vérité : la mélancolie nationale flottant au ras du sol, tels ces brouillards du matin qui savent sans quitter la terre répandre par tout le ciel leur tristesse indolente, le nonchaloir de l'industrie, la stagnation de l'agriculture, l'oppression policière, le fanatisme des révoltes et même la ferveur religieuse prête à se laisser piper par les charlatans de la foi. En rétablissant l'aventurier sibérien dans sa dignité de grand usurpateur, nous ne dissimulons rien de son ignominie morale, mais nous accusons certains traits d'intelligence et de volonté qui élèvent son histoire au-dessus de cette banale invraisemblance de feuilleton scandaleux qu'on s'est par trop plu à lui conserver.

Déplacer une lumière, c'est parfois éclairer d'un visage l'expression véritable qu'un autre jour dissimulait. Inutile de rien ajouter à la biographie de Raspoutine pour transfigurer son image. Il suffit de régler à nouveau le feu du projecteur.

TSARISME ET CONTAGION MENTALE

« Personnellement, écrit sir George Buchanan, ambassadeur d'Angleterre en Russie, dont les Mémoires embrassent les années 1910 à 1917, je ne tentai jamais de satisfaire ma curiosité en cherchant à rencontrer Raspoutine... Je considérais qu'il n'était pas convenable d'entrer en relations avec lui. » L'ambassadeur français Paléologue, plus curieux ou plus circonvenu, se résigna à une entrevue avec Raspoutine et se laissa serrer dans ses bras, mais je doute qu'il jugeât, lui aussi, très digne d'un diplomate cette rencontre avec un paysan inculte, convaincu de mœurs ignobles et soupçonné de trahison. Par de telles promiscuités imposées à l'Européen, la Cour de Russie gardait la tradition de ses origines orientales. On serait tenté de ne voir en Raspoutine qu'un de ces fripons audacieux qui parviennent à s'asseoir sur les marches du trône, quittes à finir sur le pal, si la personne de l'Empereur et celle de l'Impératrice ne venaient gâter de couleurs bourgeoises un récit tiré des *Mille et une Nuits*.

Le gâte-t-elle? Ou bien lui restitue-t-elle simplement sa vraisemblance historique? La prosaïque Cour de Tsarskoïé-Sélo est néanmoins un centre de tragiques intrigues où fourmillent illuminés et thaumaturges; en circonscrivant à la légende une assez plate réalité, elle nous rappelle qu'en Russie l'exotisme oriental est tenu de s'accorder au terre à terre de l'Occident. Raspoutine, mystérieux sectaire, fantastique magnétiseur, dominateur des sens et des volontés féminines, se révèle aussi comme un ministre, ministre secret, mais redoutable, intrigant et diligent, machiavélique et perspicace, avec qui Douma, Okhrana, bureaux et ambassades sont bientôt forcés de mesurer leur puissance. Illuminisme,

imposture et lubricité ne suffisent donc plus pour expliquer son rôle. La tâche qu'il assume exige des dons prodigieux en même temps que la complicité des souverains. Or, celle-ci d'abord doit être définie, pour ramener à sa juste estime la faveur des circonstances comme la qualité de l'individu. Avant que Raspoutine ne fût introduit dans le palais de l'inquiétude et du silence, il y était, par avance, espéré, souhaité, attendu. Et c'est précisément la préparation intime, familiale, domestique de son entrée en scène qui, dans ce drame savamment réglé, assure le succès de sa merveilleuse aventure.

En fait, le couple d'autocrates depuis longtemps cherchait son maître, et Raspoutine fut le bienvenu quand il osa leur arracher des mains, pour le charger sur ses épaules, l'encombrant fardeau du pouvoir. Il faut déplorer que Jean Veber qui, dans une caricature demeurée célèbre, représentait le jeune roi d'Espagne, le futur Alphonse XIII, écrasé sous la trop lourde couronne qu'il devait plus tard déposer sans élégance devant une cabine électorale, n'ait pas songé à nous esquisser en même manière Nicolas et Alexandra, opprimés et pétrifiés dans leur costume archaïque de couronnement, comme sous la charge d'un passé dynastique accablant et maléficié.

Les portraits moraux du tsar forcément suivent le peintre. On voudrait récuser les notes du trafiquant juif Aron Simanovitch, devenu le secrétaire de Raspoutine, quand il présente Nicolas II comme un sadique hypocrite et comme un alcoolique hébété. Les témoignages des familiers, des ministres, des ambassadeurs étrangers rendent, au contraire, un même hommage à la simplicité des mœurs de Nicolas II, à la sûreté et à l'intensité de son amour pour l'Impératrice, traversé tout au plus de quelques infidélités sans conséquences. Il fut sans doute bon mari, bon père, bon fils, bon oncle et bon cousin, posséda en série tout le lot des vertus de famille. Par ailleurs, cette bonté familiale laissait filtrer vers l'étranger quelques traits de générosité naturelle. On le voit fréquemment affable, parfois chevaleresque, respectable dans la prospérité comme dans le malheur. En un mot, c'était un honnête homme et, comme le disait déjà Rivarol, « un roi qui n'est qu'un honnête homme est vraiment un pauvre homme de roi ».

Et pourtant, impossible de s'en tenir à une honnêteté sans mélange, à une droite et consciente bonté. La cruauté slave y transparaît encore. On ne peut complètement négliger certaines rumeurs sinistres. Une page du *Journal intime* d'Anna Viroubova accuse Nicolas II d'avoir tué, par colère et d'une façon atroce, un pauvre laquais coupable d'indiscrétion. La cause du crime relevait d'une jalousie. Laissons-le bénéficier de cette indulgence que la coutume accorde au crime passionnel. Mais la Viroubova, cette étrange dame d'honneur dont Raspoutine est le dominateur absolu, note aussi chez l'empereur, dans l'ordinaire de sa vie, des instincts perfides ou brutaux. « Il n'est pas méchant de sa nature, écrit-elle, il est sensible, mais il devient parfois pire que n'importe quel monstre. C'est une bête sauvage et acharnée quand il est en colère. Une sorte d'entêtement inconcevable est en lui. »

Colère épileptoïde, entêtement de débile. C'est la volonté du faible, qui ne peut s'exercer que sous l'espèce de l'impulsion, et c'est un peu aussi l'Orient, baigné de mœurs barbares, qui perce le vernis occidental. Le bon sultan des contes féeriques désigne facilement au bourreau le serviteur maladroït qui vient, en débouchant, de briser le vase précieux. Ce n'est point méchanceté, ce n'est qu'un vieil usage. A de tels usages se conforme facilement la bonté de Nicolas : délation, corruption, exil et pendaison sont des moyens de gouvernement depuis longtemps consacrés à l'essai et reconnus comme efficaces. Le mieux, pour avoir la paix chez soi et au dehors, est encore de les maintenir, d'autant plus que dans la courtoisie patiente du monarque circule un poison héréditaire d'emportement et de cruauté qui réclame, de temps à autre, le

pogrom et la fusillade comme exutoire, afin de se retrouver, entre deux faiblesses libérales, un authentique tsar, digne de l'onction divine.

Mais c'est seulement afin d'apaiser sa conscience et pour se mieux délester de cette lourde tâche impériale, dans le délassément d'un loisir bien gagné. Nicolas n'est qu'un homme de foyer, dont les goûts sont contrariés par les exigences de sa tâche souveraine. Le meilleur de lui-même est réservé aux siens, et c'est une sorte de double en état de somnambulisme qu'il délègue à l'audience de ses ministres. L'exercice du pouvoir n'est pour Nicolas qu'une besogne administrative dont consolent les douceurs du ménage. Il signe le plus souvent en automate ponctuel les rescrits accumulés quotidiennement sur sa table, afin de retrouver, au plus tôt, la récompense que lui assurent les intimités conjugales et paternelles, les jeux et les lectures sous la lampe et près du samovar, les entretiens sans contrainte et sans masque, le rire des enfants amusés, le repos tendre de la nuit.

Encore, si cette abdication déguisée en règne fainéant s'abandonnait une fois pour toutes à l'énergie d'un ministre, mais l'envie et la méfiance tourmentent l'indolence de Nicolas et, subitement, lui font prendre des décisions personnelles, lourdes de catastrophes. Nicolas en convient lui-même dans ses heures de lucidité et ne se sent à l'aise que sur son yacht, au tennis, dans les bois de Finlande peuplés de cerfs ou sur les pelouses ensoleillées de Livadia, avec, aux lèvres, cette éternelle cigarette qui, suivant la prédiction de Tourguenev, fait s'évanouir en fumée les projets de réforme et les programmes de restauration.

Même en ces libres vacances, était-il à l'aise, le fût-il jamais, le pouvait-il être? Le plus débonnaire paysan de nos contrées n'aurait point salué son petit père dans ce seigneur compassé dont le regard fuyant et le visage placidement sournois exprimaient, par avance, le démenti de tout sentiment affirmé. Démenti inconscient, revanche de l'instinct, qui, en chaque instant de sa vie politique, transformait en fourbe cet homme volontairement loyal. L'astuce qu'on lui reprocha si souvent n'était point perfidie raisonnée, mais incohérence foncière ou, mieux encore, réaction de défense contre le vertige qui s'emparait de ce médiocre fonctionnaire, lorsqu'il mesurait du regard la hauteur du trône où l'avait assis un destin ironique. Ce tyran malgré lui était né pour la servitude molle et dégradante d'un rédacteur de ministère nourri par le budget et catéchisé par les précédents. Il possédait, par dons innés, les aptitudes des médiocres qui signalent les bons commis : l'exactitude, l'assiduité, le scrupule du détail, l'ordre méticuleux, le désir, il s'en vantait fréquemment, de pouvoir dans la nuit retrouver à sa place un porte-plume sur son bureau

* * *

Le sceptre aurait paru bien lourd à ce laborieux résigné, si, patiemment et prudemment, avec une dextérité de femme tenace, Alexandra n'avait réussi à s'en emparer, comme une bonne ménagère épargne à son époux fatigué l'inutile souci du livre de compte.

Alix de Hesse, par sa beauté, méritait un amour royal. Elle était grande et fine, d'une sveltesse qui résista aux atteintes de la maternité. Son visage, éclairé par des yeux profonds et tristes, accusait dans sa mélancolie l'aigle du profil et la splendeur de la chevelure blonde. Le portrait que nous en a laissé Kaulbach, en manteau de fourrure et robe d'apparat, détourne notre attention du buste éblouissant, de la courbe sculpturale des épaules, de la gracilité du cou enlacé d'un nœud de perles, et même des cheveux soyeux alourdis d'un diadème, pour la concentrer, toute, sur le rêve dominateur que paraît suivre obstinément le regard immobilisé dans une fixité implacable. De ce chaste portrait se

dégage une provocation perfide et masochiste. Les courtisanes, parfois, dans leur dessein de ruiner et d'asservir le mâle, retrouvent cette même tension du regard, cette même dureté de l'expression, qui raniment les ardeurs épuisées. Le génie du peintre, sans le vouloir, atteignit le secret despotique caché dans la timidité d'une jeune épouse. Alix de Hesse, devenue Alexandra Feodorovna, marche opiniâtrement contre son pays et contre les siens, vers l'assouvissement de ses seules passions, l'amour de son fils et le goût du pouvoir.

Tous les historiens de la Russie moderne se sont plu à décrire l'idylle de Tsarskoïé-Sélo. En vérité, cette idylle paraît, dès le début, entachée d'une feinte. Que Nicolas se soit, sans réserve, épris de la jolie princesse, nous n'en concevons aucune surprise, mais qu'Alix de Hesse ait payé de réciprocité le naïf amour de son mari, voilà ce qu'il faut au contraire résolument mettre en doute.

Encore petite fille, Alix, dès l'année 1884, avait assisté au mariage de sa sœur Elisabeth; elle se lia, nous disent les souvenirs d'Anna Viroubova, avec la grande-duchesse Xénia et avec l'héritier Nicolas. Celui-ci, touché dès cette époque par son charme précoce, lui fit cadeau d'une petite broche qui, dans la conscience de la fillette, éveilla des remords si aigus qu'elle la lui rendit au bal d'enfants du palais d'Anitchkov. Ils grandirent et se revirent : à Cobourg d'abord, puis en Angleterre chez la reine Victoria, se fiancèrent, et Alix, comme princesse héritière, fut appelée en Crimée, lors de la maladie dernière d'Alexandre III.

Elle réjouit l'empereur mourant, mais déplut à l'impératrice qui, désormais et pour toujours, se déclara son ennemie.

Lugubres soirées bruyantes et vides auprès d'un moribond, mauvais accueil dissimulé sous une déférence haineuse, long voyage enfin, après la mort du tsar, derrière le cercueil impérial, qui ne reçut qu'à Saint-Petersbourg les honneurs suprêmes. Telle fut, confiait-elle à la Viroubova, les étapes de son entrée en Russie. « Le jeune empereur était trop absorbé par les événements et me consacrait peu de temps. J'étais glacée de timidité et de solitude... Notre mariage me parut encore un de ces services funèbres auxquels je venais d'assister — seulement j'étais en robe blanche. » Le mariage fut célébré au Palais d'Hiver. « Ceux qui ont vu l'impératrice ce jour-là, nous dit Anna Viroubova, la trouvèrent infiniment triste et pâle. »

Elle n'aimait pas, comme elle l'avoua plus tard à sa confidente. Une inclination de jeunesse, très pure, réprimée par convenance aussitôt qu'esquissée, avait précédé ses fiançailles. Plus tard, après son mariage et de nombreuses maternités, le prince Orlof la troubla et faillit ébranler sa fidélité de chrétienne. Mais à l'égard de son époux, ni chaste tendresse, ni émoi sensuel, rien qu'un peu de répulsion au début, suivie d'une pitié complaisante et muée bientôt en cette docilité charnelle où les maris s'obstinent à découvrir de l'amour. Elle s'efforçait d'obéir à la volonté de Dieu. Toutefois, ce serait méconnaître Alexandra que de n'y discerner qu'une affection soumise. Le portrait de Kaulbach doit être commencé par le *Journal intime* d'Anna Viroubova. Celle-ci n'accepte d'être choyée par l'impératrice qu'avec un frisson de terreur. « J'ai peur d'elle », répète-t-elle souvent. « Elle est méchante et cruelle; mais quand elle est calme, elle est parfois très bonne et très douce à l'égard seulement de ceux qui jouissent de sa confiance. Malheureusement, elle n'a foi en personne, pas même en son mari. »

Sa cruauté, si cruauté il y a, naquit d'une extrême froideur de cœur. Nicolas, comme sa famille de Hesse, l'appelle tendrement « Rayon de soleil », mais c'est un soleil de glace qui ne luit que pour ses ambitions de reine et de mère. Elle hait le peuple, méprise les courtisans, humilie ses suivantes, ne se complait qu'à des fictions chimériques justifiées par des songes et des apparitions. On la traite poliment de mystique, mais quel étrange abus de mots! Issue d'une famille mentalement tarée, c'est une névropathe qui

tend à la psychose. Elle déclare volontiers « qu'elle est plus près du ciel que de la terre ». Entendez que sur son hystérie devenue paradisiaque se greffe peu à peu un délire religieux. « Je n'ai jamais rencontré personne, dit la Viroubova, ajoutant tant de foi aux miracles... Maman (c'est ainsi qu'Anna désigne la tsarine) parle peu d'habitude, et quand elle parle de quelque chose de sérieux, c'est si ennuyeux, si peu intéressant! Mais quand elle touche à quelque chose de miraculeux, d'extraordinaire, elle change complètement d'attitude, elle s'enflamme presque. »

L'espoir du prodige remplit désormais la vie de l'impératrice. Où éclate sa faiblesse d'esprit, conjointe à celle de Nicolas, c'est lorsqu'elle juge naturel, comme une sorte de dignité due à son rang que Dieu réserve aux Romanoff des séries particulières de miracles. Pas de saint dont elle ne s'efforce d'accaparer la protection, pas d'inspiré dont elle ne cherche à faire son instrument.

Elle ne possède pas la calme foi d'une vraie croyante, qui malgré les nuances puérides dont il la revêt, habiterait plutôt l'âme du pauvre Nicolas. Il est vrai que chez l'empereur la résignation dégénère en fatalisme. Mais ce fatalisme redevient parfois un paisible courage devant l'adversité. L'impératrice, au contraire, s'agite dans une perpétuelle angoisse. « Elle m'a contaminée par ses appréhensions, note avec effroi la Viroubova, elle craint quelque chose, elle a peur de quelque chose qu'elle ignore elle-même; ce ne sont que des pressentiments et craintes. »

Pressentiments et craintes obscurément fondés. Il est permis de penser que dans cette nature nerveuse à l'excès des ondes étranges étaient reçues comme des messages d'avenir. Il est certain qu'elle eut parfois de surprenantes clairvoyances, mais non moins certain qu'elle ne sut jamais en tirer parti, noyant les avertissements de ses états seconds dans les préventions et les entêtements qui composaient son état normal. Et malheureusement, cette tsarine n'est point une vraie Russe en qui superstition et bon sens peuvent faire passable ménagé, ne revêtant qu'un aspect entre mille de l'incohérence raciale. C'est une Européenne, une Allemande cultivée, qui prit ses titres universitaires de philosophie, une maîtresse de maison assez mesquine, d'aucuns disent sordidement avare, une femme sans déséquilibre, et sans enthousiasme dans l'ordinaire de la vie, platement sage, d'une raison monotone, en qui surgit, comme une fleur parasite dans le carré d'un potager, la vieille folie héréditaire de ses aïeux illuminés, qui étouffe vite dans le lacs de ses tiges cette raison fragilement acquise et cette culture surajoutée.

* * *

La famille d'Alix de Hesse avait d'ailleurs préparé l'éclosion de cette folie pseudo-mystique que Raspoutine va dominer.

Dès son enfance, on la persuada d'un sort extraordinaire. On lui conta, que sitôt née, elle avait été portée, la nuit venue, auprès de son père Louis IV de Hesse, et qu'à cet instant une lueur, comparable à un rayon de soleil, éclaira subitement la chambre. Une des femmes de charge, miss Orchard, surnommée plus tard Aguinouchka par l'impératrice, s'était alors écriée en tremblant : « Priez Dieu! C'est une reine qui nous est née! » Sous ce présage, dit l'impératrice, on l'éleva pour être tsarine, jusqu'à ce que le mariage de sa sœur Elisabeth avec le grand-duc Serge Alexandrovitch vint approcher de la réalité les espérances de sa famille.

Elle aussi, désormais, crut à son destin et s'efforça de l'interpréter par le moyen des songes. Les songes n'étaient que trop fréquents chez la jeune fille, névropathe depuis l'âge de quinze ans, et dont les nuits étaient souvent traversées par des crises convulsives suivies de chant et de délire. Les périodes des songes décisifs coïncident presque toujours avec ces périodes de crise. A la veille du mariage, quelques jours avant le départ du train royal, elle

souffrit d'anxiété cardiaque, se fit masser par Aguinouchka et, parvenue au sommeil, eut son premier songe prophétique.

Elle rêva que le carrosse du tsar était arrivé, traîné par des chevaux blancs si petits qu'ils paraissaient sortir d'une boîte à jouets. Sur le siège, son fiancé Nicolas, en blouse blanche et le front ceint de la couronne, les pieds nus, une baguette d'or à la main, assumait le rôle de cocher. Pourquoi son futur époux, demandait-elle, se tient-il sur le siège au lieu de s'asseoir à ses côtés? « Parce que personne d'autre, lui répondit un courtisan, ne saurait maîtriser les chevaux de carrosse. » La princesse rit en considérant les bêtes lilliputiennes. Mais voilà qu'à peine touchés de la baguette, ces chevaux minuscules s'emportent plus rapides que le vent. Ils courent par les rues, écrasant la foule sur leur passage; par la vitre baissée du carrosse, le sang gicle sur Alix épouvantée. Elle entend le craquement des os broyés, les hurlements de colère et d'agonie, crie en vain d'arrêter. Sa voix se perd dans les cahots. La course sanglante se poursuit jusqu'à un monument qu'elle devine être le Kremlin. Elle veut se soulever des coussins et discerne, en face d'elle, une jeune femme vêtue de noir s'appuyant sur une canne avec, auprès d'elle, un moujik au visage marqué de petite vérole, les pieds nus, habillé comme le tsar d'une blouse blanche et dont les yeux terribles la fascinent. La femme en noir s'approche et l'aide à franchir la portière. C'est à ce moment qu'elle s'éveille et reste longtemps encore sous l'empire de son rêve. « Quand je te vis plus tard, au bord du lac des Cygnes, dit-elle à la Viroubova, je te reconnus tout de suite : c'était toi la dame que j'avais vue en songe. » Ultérieurement, au chevet de son fils, elle reconnut le moujik dans Raspoutine.

Les songes et les visions, l'impératrice ne voulut plus accepter d'autres guides spirituels. La catastrophe qui, aux fêtes du couronnement, fit tant de victimes parmi les curieux, ne justifiait-elle point l'annonciation contenue dans son cauchemar sanglant? Comme elle a peu confiance dans la faible intelligence de son mari, comme elle entend gouverner par elle-même, en s'abritant sous l'autorité du tsar, elle inspire à celui-ci ses directives politiques, c'est-à-dire ses hallucinations. Nicolas II n'est que trop disposé à les accepter. Il suffit de réprimer en lui des velléités orgueilleuses qui, de temps à autre, même devant sa femme, lui font proclamer : « Je suis le tsar. » Dès le lendemain, le fonctionnaire assagi se retrouve, trop heureux de pouvoir à nouveau en référer à ses supérieurs.

Malheureusement, l'histoire, ironiste cruelle, comme pour écraser de responsabilités le plus faible des hommes, a précisément installé Nicolas dans l'un des pires tournants. Doit-il accepter, sans réserve, l'héritage politique légué par Alexandre III? Convient-il de se refuser à toute concession libérale, d'ancrer plus profondément dans le despotisme policier la stabilité de l'État? Faut-il persévérer dans l'alliance franco-russe et se détourner des Allemands? Mais comment, alors, renoncer à l'expansion asiatique, à laquelle s'oppose l'Angleterre dont la France commence de se rapprocher? Nicolas, par essence, est l'homme des compromis. Il ne demanderait qu'à se faire aimer de son peuple, à condition qu'il n'en coûtât rien à son pouvoir; il souhaiterait étendre les conquêtes en Asie, sans trop heurter les intérêts anglais; il voudrait aussi, sans renoncer à l'alliance française, regagner l'amitié de l'Allemagne. Il désire surtout, d'accord avec l'impératrice, trouver pour sortir du dédale quelque conducteur éprouvé; non pas le conseil toujours suspect d'un ministre, mais une inspiration venue de Dieu; à défaut d'une voix céleste, les indications d'une table tournante.

On sait que la Russie, risquant de compromettre le système des alliances, affronte, en février 1903, l'hostilité de l'Angleterre, pour se lancer dans la guerre avec le Japon qui, dès ses débuts,

est inaugurée par des désastres. Grande surprise pour les diplomaties européennes, qui ne soupçonnent pas encore le secret du roi superposé à leurs démarches et ne peuvent imaginer que l'on transcrive, en recrits officiellement raisonnables, les décisions dictées par quelques médiums.

GILBERT MAIRE.

Conférences Cardinal Mercier

15^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

7^e année

La prochaine conférence sera faite le mardi 30 janvier, à 5 heures (Salle Patria) par



M. P.-E. FLANDIN

Député, ancien ministre

SUJET :

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE!...

Cartes particulières pour cette conférence : 15 francs.

Trois conférences du R. P. SANSON



L'illustre orateur fera trois conférences, le soir, à 8 h. 1/2, dans la grande salle des fêtes du Collège Saint-Michel.

Le vendredi 2 février : Sujet : NAITRE...
La plus belle des fêtes. Début d'une histoire sans fin.

Le vendredi 9 février : Sujet : VIVRE...
La vie, chant de douceur ou de malédiction.

Le vendredi 16 février : Sujet : MOURIR...

Comment arriver au dernier drame de la vie, dont l'éternité est le terme.

Abonnements aux 3 conférences : 50, 40, 30, 20 et 15 francs.



Les Dix Conférences

de

M. André BELLESSORT

sur

La tragédie grecque

La prochaine conférence aura lieu le jeudi 1^{er} février, à 5 heures, à l'Institut supérieur de Jeunes Filles, 11, rue d'Arion.

SUJET :

Le patriotisme et la tragédie grecque

(Les Perses d'Eschyle)

Cartes particulières 10 francs.

Location à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg (tél. 17.97.80) et à la Nation belge, 50 place de Brouckère. (Tél. : 12.21.00-01-02-03-04).

La stérilisation des anormaux

Principes de théologie

La question de la stérilisation des anormaux est posée chez nous, en Suisse romande, et ailleurs. Elle a été tranchée par la loi vaudoise d'une manière qui ne tient compte ni des principes théologiques, ni des principes philosophiques, et qui, de plus, ne peut s'appuyer sur des données médicales certaines.

Nous n'entendons pas présenter aujourd'hui un exposé complet de cet important sujet, mais seulement un bref rappel des principes qui commandent le problème. Ils ont été formulés par les anciens à propos de la mutilation.

1. En matière de mutilation, dit Cajetan (1), on appelle membre non seulement les membres principaux qui ont un acte distinct (comme la main), mais encore les organes accessoires, solidaires des premiers (comme le doigt).

2. Si la partie est pour le tout, le membre pour le corps, il va de soi que l'amputation d'un *membre gangrené* qui met en péril le corps entier, quand elle est faite avec le consentement de la personne intéressée ou de ceux qui sont chargés de pourvoir à sa vie, sera licite (2).

3. Passons au cas d'un *membre sain*. Un particulier peut-il se mutiler?

Quelques-uns, interprétant d'une manière erronée le mot de l'Évangile sur ceux « qui se sont faits eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux » (Matth., XIX, 12), ont pensé qu'une fin spirituelle pouvait motiver l'automutilation d'un membre sain. Saint Justin raconte qu'un jeune chrétien d'Alexandrie, pour couper court aux calomnies dont il était l'objet, avait décidé de se faire mutiler; les médecins refusèrent d'entrer dans ses vues à moins de posséder une autorisation du préfet de l'Égypte qui d'ailleurs fut refusée (3). On sait qu'Origène, dans les mêmes circonstances, n'hésita pas devant l'automutilation.

Une telle action est absolument illicite. « L'amputation, dit saint Thomas, n'est licite que lorsqu'elle s'impose nécessairement en vue du salut *corporel*. Pour le salut *spirituel*, on peut toujours y pourvoir par d'autres moyens, puisque le péché relève de la volonté. La mutilation en vue d'éviter un péché, quel qu'il soit, n'est donc licite en aucun cas (4). » On voit comment saint Thomas jugerait la conduite de ce *Père Sergo* que nous a présenté Tolstoï.

Saint Thomas, dans ce même endroit et dans son *Commentaire sur saint Matthieu*, XIX, 12, se réfère à un texte de saint Jean Chrysostome, extrêmement vigoureux, dont on voudrait que certains casuistes trop faciles de la Renaissance (tous heureusement n'étaient pas de leur avis) eussent gardé un souvenir plus net (ils n'auraient point tenté de justifier par de futiles raisons la mutilation de soi ou d'autrui) : « Ceux qui se mutilent sont dignes de malédiction... Ils font ce que font les homicides, ils donnent raison à ceux qui calomnient la création divine, ils fournissent un prétexte aux manichéens, ils font le même péché que font certains Hellènes. » « D'ailleurs, ajoute saint Chrysostome, les désirs ne sont point assoupiés par de tels procédés; ils deviennent au

(1) In II-II, qu. 65, a. 1.

(2) Saint Thomas, qu. 65, a. 1 fin.

(3) *Apol.*, I, 29; P. G., t. VI, col. 373.

(4) II-II, qu. 65, a. 1, ad. 3.

contraire plus à charge... C'est d'une pensée irréfléchie qu'ils naissent, et d'une imagination négligente. Que la pensée s'assagisse, le corps, dès lors, ne nuira point (1) » On le voit, saint Chrysostome et saint Thomas croient à la primauté du spirituel.

C'est l'enseignement de l'encyclique *Casii Connubii* de Pie XI, 31 décembre 1930 : « Les individus eux-mêmes n'ont sur les membres de leur propre corps d'autre puissance que celle qui se rapporte à leurs fins naturelles; ils ne peuvent ni les détruire, ni les mutiler, ni se rendre, par d'autres moyens, inaptes aux fonctions naturelles, sauf quand il est impossible de pourvoir autrement au bien du corps entier. Tel est le ferme enseignement de la doctrine chrétienne, telle est aussi la certitude que fournit la lumière de la raison. »

4. On ne peut ni se donner la mort, ni se mutiler. Mais ce qui est interdit à un particulier sera parfois permis à l'autorité civile. Elle pourra, par exemple, appliquer la peine de mort quand deux conditions seront réalisées : 1^o lorsqu'il s'agit de coupables; 2^o lorsque cette peine apparaît, à une époque donnée, comme nécessaire pour la sauvegarde du bien commun (2). L'autorité pourra-t-elle donc recourir à la mutilation?

La réponse est semblable. Oui, 1^o lorsqu'il s'agit de coupables; 2^o lorsque cette peine apparaît, à une époque donnée, comme requise pour la sauvegarde du bien commun. C'est ainsi qu'on a pu, en certains temps et en certains lieux, percer la langue des blasphémateurs. Non, et dans aucun cas, il s'agit d'innocents (3).

Or, la catégorie des anormaux ne coïncide pas nécessairement avec celle des coupables. Les pouvoirs civils qui décrètent la mise à mort, ou la mutilation d'anormaux pour la seule raison qu'ils sont anormaux, commettent donc une iniquité flagrante.

Et qu'on n'objecte pas que le pouvoir civil peut, en cas de guerre juste, sacrifier la vie des citoyens innocents. La réponse est aisée. Le pouvoir civil demande, sans doute, à ces citoyens de défendre, au péril de leur vie, le bien commun : mais ce n'est pas lui qui les met à mort.

5. L'État, qui peut, dans certains cas, mutiler les coupables, peut-il du moins stériliser les anormaux qui, par une *faute volontaire*, mettraient gravement en péril le bien commun?

Bien que la question soit ici beaucoup plus restreinte, nous ne croyons pas qu'on puisse répondre affirmativement. La stérilisation des coupables ne nous paraît pas, en effet, une peine requise pour la sauvegarde du bien commun. Une telle pénalité atteint, de soi et directement, moins la personne du coupable que sa descendance future à laquelle on ne peut cependant rien reprocher. La vie scandaleuse du coupable ne sera pas toujours entravée par une telle mesure. Elle deviendra simplement plus sordide. En conséquence, on devra choisir d'autres peines plus directes et dont le caractère expiatoire, qui fait la dignité humaine de la peine (4), sera plus apparent, par exemple les amendes, la détention dans un pénitencier, etc.

6. Prévenons ici une objection. Nous avons rappelé la nécessité de distinguer les anormaux coupables et les anormaux innocents. Mais la société ne peut-elle prendre des mesures de prévention contre des hommes qui, sans qu'il y ait faute morale de leur part, mettraient en péril le bien commun? Ne peut-elle, par exemple, isoler les lépreux, enfermer les fous dangereux? Ne peut-elle de même prendre des mesures pour empêcher les anormaux de lui donner une descendance tarée?

Nous répondons que sans doute la société a le droit de prendre des mesures qui, dès lors, seront non point pénales, mais simplement coercitives, pour se défendre contre les innocents qui mettraient en péril le bien commun. Elle peut et doit enfermer les fous dangereux, isoler les malades contagieux. Mais nous ne pensons pas qu'elle ait de ce chef le droit de stériliser les anormaux. Nous pouvons en apporter tout de suite trois raisons.

La première est d'ordre médical. La stérilisation nous est trop peu connue dans ses effets physiologiques, psychiques et sociaux et nous réserve trop de surprises pour que, d'ici à longue échéance, il ne soit inique et immoral de l'utiliser comme moyen social prophylactique. C'est en ce point que des études strictement médicales, du genre de celle qu'on va lire, peuvent éclairer le moraliste.

La deuxième raison, c'est qu'il existe d'autres moyens sociaux prophylactiques, d'ordre coercitif comme l'isolement des malades contagieux ou la surveillance des faibles d'esprit; d'ordre strictement pénal; ou enfin d'ordre spirituel comme la discipline morale dont la société est en droit d'exiger l'observation, dans les matières d'ordre sexuel, de la part de tous les « normaux » et de bien des « anormaux ». Il est faux que le bien commun ne puisse être sauvegardé que par le recours à de pareils procédés.

La troisième raison est tirée du danger de recourir à de tels moyens de défense sociale. L'État qui décrète la stérilisation des anormaux parce que les asiles d'anormaux grèvent lourdement son budget, ou parce qu'il veut assainir physiologiquement la race, qu'il s'agisse du libéral canton de Vaud ou de l'Allemagne hitlérienne, est un État matérialiste. Si les effets de la stérilisation nous étaient parfaitement connus, et si elle se présentait de soi comme propre à sauvegarder le bien commun, l'État pourrait, absolument parlant, l'utiliser comme moyen social prophylactique. Mais notre corps étant partie intégrante de notre personne, une loi autorisant la mutilation, sauf peut-être dans le cas d'une civilisation qui serait foncièrement chrétienne, entraînera par ailleurs fatalement l'État à méconnaître la primauté intangible de la personne humaine. Il traitera les hommes comme de simples parties du tout que forme la société. Il oubliera que l'homme, par la portion spirituelle de son être, est immortel et plus grand que la cité. Il oubliera que la souffrance chrétienne des anormaux, ou que la patience chrétienne de ceux qui acceptent de les secourir ont incomparablement plus de valeur, je ne dis pas religieuse, cela va de soi, mais même politique, que la prospérité matérielle la plus éblouissante.

Aristote, je le sais bien, comme Platon, a donné à l'État le droit de limiter les naissances et de prescrire les avortements. C'est chez lui la part horrible du paganisme, la floraison monstrueuse du soleil de Satan sous lequel il vivait. Ce n'est pas cet Aristote qui doit nous enseigner. En d'autres circonstances pourtant, la lumière de la raison a été chez Aristote plus forte que les ténèbres du paganisme. Au deuxième livre des *Politiques*, après avoir réfuté par de nombreuses critiques les erreurs de Platon sur la communauté des femmes et sur la communauté des biens, Aristote apporte, presque à la fin, un argument où se révèle la haute notion que ce païen se faisait du bien commun. La communauté des femmes et la communauté des biens, dit-il, feraient disparaître de la cité deux biens spirituels qui comptent parmi les plus beaux : le bien de la tempérance qui fait respecter la femme d'autrui, et le bien de la libéralité qui fait distribuer ce qu'on possède. C'est ici qu'Aristote donne, à ceux qui oublient le christianisme et les lumières de la raison, une leçon de saine politique. Nous la retenons et, l'appliquant au sujet qui nous occupe, nous disons qu'il vaut mieux politiquement qu'une cité sache renoncer à des avantages d'ordre physiologique et d'ordre pécuniaire, plutôt que de recourir à des moyens qui, même s'ils

(1) *In Math.*, homil. 62; P. G., t. LVIII, col. 599 et 600. — Rappelons que le premier canon du Concile de Nicée (en 325) considère la mutilation volontaire comme une irrégularité canonique. Cf. HÉPELE-LECLERC, *Histoire des Conciles*, t. I, p. 529.

(2) Voir Note sur le droit pénal et la peine de mort, Nova et Vetera, 1928, p. 277.

(3) SAINT THOMAS, II-II, qu. 65, a. 1; et qu. 108, a. 4, et ad. 2.

(4) Voir Note sur le droit pénal..., citée plus haut.

étaient intrinsèquement licites, risqueraient, en fait, de porter atteinte à la dignité sacrée de la personne humaine.

Pour toutes ces raisons, la stérilisation des anormaux nous apparaît comme gravement illicite.

7. Pour terminer, rappelons quel est, sur ces graves questions, la doctrine de l'encyclique *Casti Connubii*, du 30 décembre 1930 : « Il en est, dit Pie XI, qui mettent la fin eugénique au-dessus de toute autre, même d'ordre supérieur, et qui voudraient voir les pouvoirs publics interdire le mariage à tous les sujets qui, d'après les règles et conjectures de leur science, leur paraissent, en raison de l'hérédité, devoir engendrer des enfants débiles, s'agit-il d'ailleurs de sujets aptes personnellement au mariage. Bien plus, ils veulent que ces sujets soient, de par la loi, même malgré eux, privés, par l'intervention médicale, de la faculté naturelle d'engendrer. Suivant leur façon de voir, de telles mesures seraient licites même quand l'autorité publique n'aurait pas à intervenir pour châtier, par une punition sanglante, un crime passé, ou pour prévenir de nouveaux crimes. Elles seraient licites en vertu d'un pouvoir, contraire à tout droit et à toute justice, prêté par eux aux magistrats civils qui ne l'ont jamais eu et qui ne peuvent l'avoir légitimement.

« Tous ceux qui pensent de la sorte oublient complètement que la famille est plus sainte que l'État, et que les hommes sont engendrés surtout non pour la terre et le temps, mais pour le ciel et l'éternité. Même si, après un examen attentif, l'on conjecturerait que des personnes, d'ailleurs capables de se marier, ne fussent engendrer que des enfants débiles, il ne serait pas permis de leur interdire le mariage sous peine de faute grave, encore que souvent le mariage devrait leur être déconseillé.

« Quant aux magistrats civils, ils n'ont aucun droit direct sur les corps de leurs sujets. Ils ne peuvent jamais, ni pour raison d'eugénisme, ni pour aucune autre sorte de raisons, blesser et atteindre directement l'intégrité même du corps, dès lors qu'aucune faute n'a été commise et qu'il n'y a aucun motif d'infliger une peine sanglante. »

On le voit, le texte de l'encyclique s'élève contre toute application de la stérilisation aux innocents. Il ne tranche pas directement la question de savoir si on peut l'appliquer aux coupables.

CHARLES JOURNET.

De l'an défunt à l'an nouveau-né

J'ai toujours goûté un charme extrêmement doux, grave et profond, un rien mélancolique aussi, à prolonger, dans le recueillement de ma chambre, entre la lampe et les tisons, ces frileuses soirées de janvier.

Minuit sonne à la petite église de ma paroisse, non loin de chez moi. Un à un, les douze coups sonores tombent du clocher discret et vigilant, dans le mystère de l'ombre silencieuse; la vibration du dernier tintement hésite, un instant, à s'éteindre, semble vouloir s'attarder quelque peu, comme le suprême soupir d'un adieu. Encore une journée qui meurt! Pas plus que l'année récemment disparue, elle ne pouvait pourtant point, n'est-ce pas? durer toujours...

Je regarde ma table. A côté de mon agenda de 1934, tout pim-

pant sous sa belle couverture de cartonnage gaufré, où brille l'or neuf des lettres et des chiffres, s'affaisse celui de 1933, d'entre les feuillets duquel dépassent maints bouts écornés de papier buvard taché d'encre et de signets défraîchis et fripés.

Je n'ai pu encore me résoudre, en effet, à reléguer définitivement celui-ci dans le tiroir aux souvenirs, sorte de tombeau où dorment, pêle-mêle, les chères reliques du passé : liasses d'enveloppes, comptes liquidés, notations inutilisées, fanes desséchées et jaunies des champs essartés de ma vie.

Je m'obstine à lui trouver, aussi longtemps que possible, un intérêt ou une utilité. Je m'étais tellement habitué à lui, et il était, lui-même, si bien parvenu à me dérober l'immensité du temps et à le concentrer en quelques pages, qu'il m'est arrivé, plusieurs fois, ces jours-ci, de dater encore, de son millésime, mes correspondances.

Il me faudra la venue de février pour bien me croire en 1934. En attendant, je vis entre mes deux agendas, entre mon existence d'hier et celle de demain, dans une sorte de présent où se prolonge lumineusement le passé et où s'annonce énigmatiquement l'avenir.

* * *

Toutes les dates de mon agenda de 1934, imprimées, de mois en mois, sur leurs pages immaculées, ne me laissent guère deviner ce qu'elles représentent, au point de vue de ma destinée. Que me réservent ces jours futurs, méthodiquement rangés par cohortes, avec leur visage impassible de papier blanc, leur regard impénétrable et leurs mains hermétiquement fermées? Bonheurs? Chagrins? Succès? Déconvenues? Je ne le puis deviner, ce qui vaut mieux, peut-être...

Aussi, ai-je assez peur de mon nouvel agenda. Il a beau me marquer en rose un tas de jours de fête, je reste méfiant.

L'ancien, du moins, n'a plus de secrets pour moi. J'ai pleinement joui des faveurs successives dont il a bien voulu me combler; j'ai supporté avec résignation les épreuves qu'il m'a, coup sur coup, infligées. Ses traits, connus et familiers, ne me déguisent rien. Je peux le regarder en face, simplement, sans crainte et réfléchir à l'aise devant lui. Par les bonnes et claires leçons de sage philosophie découlant des faits qu'il précise, il me permettra d'éviter ou d'atténuer plus d'un mécompte que son frère d'aujourd'hui ne manquera point de m'apporter.

Experientia docet. Nous ne refeuiltons pas assez nos vieux agendas. Nous jetons des regards insuffisamment attentifs sur les inscriptions dont nous avons, peu à peu, émaillé leurs pages. Nous devrions nous recueillir plus longuement devant elles, les méditer davantage. Certains événements qu'elles remémorent peuvent être idoines à nous permettre des retours sur nous-mêmes, d'une portée pratique parfois considérable, tant au point de vue matériel que moral.

* * *

Lorsque le cher passé, de son doigt magique, vient faire discrètement toc-toc à l'huis de nos souvenirs, n'hésitons jamais à l'accueillir d'esprit et de cœur.

Il lui arrive, sans doute, de jeter sur nos bonheurs présents un voile de mélancolie; mais encore ne le fait-il que comme ces rideaux de feuillage et de fleurs qui cachent à demi, sur l'onde riante d'une rivière, les rayons trop ardents du soleil ou l'éblouissante splendeur d'un azur sans nuage : en y berçant avec harmonie les plus beaux reflets de lumière et d'ombre.

Si notre agenda tout neuf ne nous permet point de subordonner ce que nous réserve de bon ou de mauvais la succession des jours futurs qu'il dénombre, nos vieux agendas nous rendent possible



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

RAMLOT TAILLEUR-CHEMISIER
Civil, Militaire et Colonial

Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLESIASTIQUE

du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

CHEMISERIE — BONNETERIE

CHAPEAUX — CHAUSSURES

27 bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)

Sa « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)

Sa « PÉLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT

ou

LODEN

imperméable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du Catalogue général, comprenant toutes ses spécialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques



LÉOPOLD

STOUT, BOCK, LIBERATOR, SUPER BOCK.

WHITE STAR

Ses excellentes bières de ménage
en bouteilles

Téléph. 11 92 70

Brasserie Léopold, S. A., rue Vautier, 55

POUR PRENDRE UN REPAS
AVEC TRANQUILITÉ ET
CONFORT À UN PRIX
MODÉRÉ ————
ON S'ARRÊTE AU ..

SALON DE THE

de la Chocolaterie

Meyers

151 RUE NEUVE ■ PRÈS DE LA GARE DU NORD
à BRUXELLES



DONNEZ VOS RENDEZ-VOUS D'AFFAIRES AU

TEA - ROOM

DE W. H. SMITH & Son

ENGLISH BOOKSHOP

75, Boulevard Adolphe Max
— — BRUXELLES — —

Un Tea-Room confortable, tranquille et sérieux où vous pourrez déguster des spécialités anglaises à des prix fort raisonnables.

Ouvert de 9 à 18 1/2 h.

English lunches de 12 à 14 h.

*Dans ses magasins vous trouverez l'assortiment
le plus complet de*

LIVRES, REVUES & JOURNAUX
anglais & américains

Tous les LIVRES TECHNIQUES, SCIENTIFIQUES, etc.
sur commande

Service d'abonnements et insertions d'annonces
dans tous les journaux anglais

W.H. SMITH & Son, English Bookshop
- BRUXELLES -

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapissier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

blanc

Actuellement

A QUALITÉ ÉGALE
TOUJOURS MOINS CHER

B M

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE - CLAES
BRUXELLES • ANVERS • LIEGE • BRUGES • GAND
LE PREMIER DES GRANDS MAGASINS

l'évocation des heures de joie ou d'affliction que nous avons vécues.

Fantômes de nos infortunes ou de nos bonheurs, les uns comme les autres nous montrent que peu de chose, ici-bas, résiste aux souffles du temps qui passe, qu'heureuse ou malheureuse l'existence est courte, qu'il faut se hâter de mettre à profit les enseignements qu'elle nous donne, et de cueillir les violettes et les roses avant qu'elles n'aient perdu leur grâce et leur parfum.

Le mot du sage Horace : *Carpe diem* devrait être inscrit en tête de chaque page de nos agendas.

ADOLPHE HARDY.

Le général Hugo⁽¹⁾

BOHÈME DE GARNISONS

Tout entier au bonheur de posséder, en légitime mariage, la femme qu'il chérissait, Sigisbert Hugo montra, dans les quatre ou cinq années qui suivirent, et à l'égard des précautions ou des soins matériels, un mépris à la fois sublime et téméraire. Sublime, car il y a toujours quelque grandeur à supporter les privations, à braver les petites misères de l'existence et à proclamer bonnement que « l'argent n'est un nerf que pour la guerre » ! Téméraire, car le danger est souvent grand de vouloir imposer à une femme jeune et fine, ambitieuse et ordonnée, des goûts bohémien ou des principes spartiates.

De 1797 à 1802, le jeune couple Hugo — grâce aux maladresses de Sigisbert — ne connaîtra pas moins de six garnisons : Paris, Courbevoie, Nancy, Lunéville, Besançon et Marseille. Trois enfants naîtront, que la mère devra transporter de ville en ville, d'hôtel meublé en hôtel meublé, parfois même de casernement en casernement, tout en les allaitant, puisque Sigisbert, digne émule de Rousseau, n'admettra, pour ses fils, d'autre « source de vie » que le sein maternel. Il faudra aussi les pourvoir et pourvoir leur père en linge, hardes, chaussures, vêtements et uniformes. Tout cela avec un revenu qui atteignit parfois 5,000 francs, mais ne les dépassa jamais.

On ne saurait excuser, certes, le découragement dont la jeune M^{me} Hugo fut alors envahie. Mais on doit essayer de la comprendre. Dans le mariage, elle avait cherché un établissement : elle ne trouvait que la gêne, l'instabilité, l'angoisse du lendemain, des notes de sages-femmes et des mémoires de déménageurs. Chez son mari, elle comptait rencontrer un ami prévoyant et bon, un conseiller sûr et réfléchi. Elle ne découvrait qu'un grand enfant, joyeux certes, et bon vivant, mais en proie à une ambition désordonnée, prompt aux querelles, toujours prêt à élever des réclames, à faire naître des conflits, et s'étonnant, le premier, de ce que sa vie et sa carrière ne fussent pas unies et faciles, alors qu'il venait lui-même d'y semer le trouble et les difficultés...

Dès cette époque, on constate donc chez la jeune femme bien de la déception et même quelque amertume. Sentiments d'autant plus profonds que Sophie Hugo était Bretonne, secrète, volontairement repliée et qu'elle savait dévorer ses peines avec une sorte de volupté.

(1) Ces pages formeront l'essentiel d'une préface aux *Mémoires du général Hugo*, le père de Victor Hugo, qui paraîtra bientôt aux Editions *Excelsior*, à Paris.

L'AMOUR VEILLE...

Il existait encore, dans les armées de la République, un assez bon nombre d'officiers d'ancien régime, qui avaient préféré leur patrie à leur roi, et subissaient la nécessité de servir les Jacobins, faute d'avoir accepté celle d'émigrer. Leur ton et leurs façons, leur esprit de finesse et leur souci de politesse les distinguaient du commun. Ils tenaient lieu de modèles à beaucoup d'officiers roturiers, comme eux instruits, comme eux délicats... Et il arrivait assez souvent que les modèles fussent dépassés par les imitateurs, les maîtres par les élèves. Une aristocratie s'était ainsi constituée, peu à peu, au sein même de l'armée des « sans-culottes ».

Peu après le 18 brumaire, un des officiers que l'on citait le plus souvent comme appartenant à cette aristocratie, par son mérite, sa culture et ses dehors de gentilhomme, était Victor de La Horie. Originaire de Javron, dans la Mayenne, il était de petite naissance et s'appelait bonnement Fanneau. Mais il avait reçu des Jésuites, au Collège Louis-le-Grand, l'éducation d'un fils de la noblesse ou de la bourgeoisie. On admirait en lui ce que ses contemporains nommaient « les ornements de l'esprit ». Avec cela, beaucoup d'usage, une grande aisance de manières, une parfaite justesse de ton. Dans les conseils d'état-major, dans les entrevues moitié diplomatiques, moitié militaires, qu'exige souvent la guerre, on le pouvait opposer à des généraux de condition et à des négociateurs de carrière ; il semblait de plain-pied avec eux.

Son avancement avait été rapide : né en 1766, il était colonel en 1799, soit à trente-trois ans. L'année suivante le verra général de brigade, chef d'état-major de l'une des armées de Moreau, et, peu avant Hohenlinden, faisant fonctions de chef d'état-major général auprès du même Moreau.

Il connaissait Sigisbert Hugo depuis 1793. Peut-être même celui-ci lui avait-il rendu quelque service. En 1799 et à Paris, le hasard d'une rencontre les rapprocha. Les beaux yeux de Sophie Hugo firent le reste. Si bien, qu'à partir de l'année 1800, environ, il semble impossible d'étudier La Horie, sans rencontrer le couple Hugo, ou, inversement, d'observer le couple Hugo, sans rencontrer La Horie.

UN COMMANDANT, PÈRE NOURRICIER

Dans les commencements, les procédés de La Horie envers « la jeune M^{me} Hugo » furent ceux d'un officier laborieux, presque austère et que les femmes intimidaient. Au contraire, il ne craignit pas d'entourer de soins protecteurs le mari, notre Sigisbert Hugo. C'est grâce à La Horie que celui-ci fut attaché, en 1800, à l'état-major de Moreau ; c'est sur la proposition de La Horie qu'un peu avant Hohenlinden il fut fait commandant sur le champ de bataille ; c'est avec La Horie qu'il se mêla, pour la première fois, de diplomatie, en prenant part, la même année, aux négociations de Pastdorf.

Celles-ci n'aboutirent qu'à un armistice. Quelques mois plus tard, après Hohenlinden, quand il fallut traiter de la paix, à Lunéville, Sigisbert Hugo fut encore mis en vedette ; une influence mystérieuse le fit nommer à son insu, et sans qu'il l'eût demandé, adjudant-major, puis gouverneur de la place de Lunéville. Auprès de Joseph Bonaparte, plénipotentiaire de la France, et qui s'efforçait de la représenter dignement, notre homme commença son apprentissage des cours. Ayant mandé sa femme, l'ayant parée de son mieux, il tira sa fierté des succès mondains qu'elle sut remporter. Ses deux premiers fils ne laissaient pas de lui donner les plus belles espérances. Il fut heureux.

Rien n'empêche aujourd'hui de nommer l'artisan de ce bonheur et l'homme qui avait désigné Sigisbert pour un emploi aussi reluisant : c'était encore La Horie. Malheureusement, Sigisbert

modérerait mal ses désirs. Si haut qu'il fut placé, il rêvait d'un rang supérieur. Après celui de Lunéville, on lui offrit le gouvernement de Clèves. Il refusa, sous prétexte de briguer dans un poste plus exposé, quelque avancement plus rapide. Il reprit du service actif, à son corps, le 20^e demi-brigade d'infanterie, qui tenait garnison à Besançon. En même temps qu'il vit naître dans cette ville son troisième fils, le petit Victor, il y retrouva aussi sa bête noire, le colonel Guestart. Querelles et cabales de recommencer. Sigisbert fit si bien qu'au mois de septembre 1802 le régiment était divisé en deux factions rivales, celle du colonel Guestart et celle du commandant Hugo. Les Bisontins s'en mêlaient, prenant parti tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre faction. Le désordre confinait au scandale (1).

Le ministère de la Guerre prit une sanction, autrefois assez fréquente dans l'armée. Le régiment fut déplacé et envoyé à Aix, puis à Marseille. De là, quelques-uns de ses éléments furent dépêchés à Saint-Domingue. Les autres, parmi lesquels le bataillon de Sigisbert, gagnèrent d'abord la Corse, puis l'île d'Elbe (1803).

Avant de s'embarquer, le commandant Hugo mesura fort bien l'étendue de sa disgrâce. Il n'était d'ailleurs pas homme à s'incliner, fût-ce au nom de la discipline, devant une décision qu'il croyait injuste. Il arrêta donc très vite d'envoyer sa jeune femme à Paris, où elle tenterait des démarches amiables en vue de le faire changer de corps : elle verrait Clarke, le ministre de la Guerre; elle verrait Joseph Bonaparte; elle verrait le sénateur Defermon; elle verrait le providentiel La Horie. Pendant ce temps, Sigisbert garderait les trois marmots, d'ailleurs fort bien soignés par une sorte de nourrice sèche, la fidèle Claudine; il exercerait sa féconde plume à rédiger des placets au Premier Consul; par des lectures, des « méditations », des « exercices linguistiques », il achèverait enfin de s'instruire.

Ainsi fut fait : Sophie Hugo ne demeura pas moins de neuf mois à Paris. Durant son absence, Sigisbert s'attacha à remplir le mieux du monde son rôle de papa nourricier. C'est peut-être le plus beau moment de sa vie et c'est assurément le plus touchant. Ses lettres ne tarissent pas en propos calins, cris de nature, descriptions heureuses des beaux enfants et de leurs jeux. Suivant une image de Sainte-Beuve, on dirait quelque guerrier géant, qui a recueilli, dans son casque, les trois bambins aux gestes courts, aux chairs rebondies, aux bonnes figures d'angelots, et qui les porte légèrement, tout le long de l'étape, avec des précautions de maman.

LA « DEMOISELLE CATHERINE THOMAS »

S'il faut en croire Sophie Hugo, ces joies paternelles ne suffisaient cependant point au bouillant commandant. S'étant décidée à le rejoindre, à l'île d'Elbe, au mois d'août 1803, elle prétend l'avoir trouvé en possession d'une nouvelle compagne, « la demoiselle Catherine Thomas », fille d'un économiste de l'hôpital militaire de Porto-Ferraio.

Rien de plus vraisemblable, car, dans toutes ses lettres de cette époque, le pauvre Sigisbert étale les souffrances d'une chair exigeante. Et, moins il dissimule que le veuvage lui pèse, plus on comprend que sa chasteté ait été précaire...

Mais il faut reconnaître, en même temps, la solidité de son affection pour sa femme légitime. Elle lui tenait encore à cœur et fortement. Il avait lui-même réclamé son retour au foyer conjugal. A l'en croire, il la supplia d'y demeurer.

Sophie Hugo ne voulut rien entendre. Emmenant cette fois ses trois enfants et leur domestique, Claudine, elle quitta l'époux

(1) Dans mon ouvrage sur la *Mère de Victor Hugo*, j'ai publié le témoignage inédit du général Lecourbe sur cette affaire Guestart. Il est très nettement défavorable à Sigisbert Hugo, que Lecourbe, homme modéré par excellence, n'hésite pas à qualifier d'*intrigant*.

volage au mois de novembre 1803. Elle gagna Marseille, puis Paris.

Affligé d'un chagrin en apparence très sincère, Sigisbert demeura avec la demoiselle Thomas, et reçut d'elle des consolations si précieuses et si bien appropriées qu'il ne voudra plus jamais la quitter.

Il est impossible de présenter cette personne, avec quelque détail. On ne connaît exactement ni son état civil, ni son genre de beauté et d'éducation, ni l'appareil dans lequel elle va maintenant suivre le commandant Hugo à travers ses nouvelles campagnes.

Faut-il croire, avec la femme légitime de celui-ci, Sophie Hugo, qu'à l'exemple de tant d'aventurières du même temps, Catherine Thomas se déguisa en homme, revêtit l'uniforme, mania les armes et mena la vie des camps, aux côtés de Sigisbert? Aucun document n'autorise à nier le fait. Aucun ne le confirme.

Vaut-il mieux se laisser impressionner par les titres dont Catherine Thomas s'affublera plus tard, et la tenir pour une fille de la noblesse corse, dûment mariée, en premières noces, à un *hidalgo* espagnol, et qui crut enfin trouver, chez Sigisbert Hugo, un sang digne du sien? Ici encore la documentation faisant défaut, il serait téméraire de répondre.

Un seul fait certain est que cette nouvelle dame ne porta point malheur à notre personnage. Au contraire. A partir de 1806 et jusqu'à sa retraite, la vie du commandant Hugo va se dérouler suivant un rythme entièrement renouvelé. Ses disgrâces sont terminées. Son étoile se lève.

PREMIÈRE HISTOIRE DE BRIGANDS

A la faveur d'un changement de garnison, il était revenu, de l'île d'Elbe en Corse, aux environs du mois de juin 1804. Il y passa plus d'une année, en compagnie de sa nouvelle amie et dans une situation qu'il a lui-même brillamment définie : « Mars désarmé, aux genoux de Vénus qu'il adore. » Toujours travaillé par l'ambition, il obtint, le 31 octobre 1805, de quitter la Corse pour l'Italie et de servir, avec son grade, dans « la division des grenadiers réunis », armée de Masséna.

L'objectif de cette armée était de conquérir le royaume de Naples et d'en chasser les Bourbons. Mais il fallait, pour cela, traverser du haut en bas la péninsule, et répondre victorieusement aux attaques de flanc que ne manqueraient pas de tenter les Autrichiens, commandés par l'archiduc Charles.

C'est au cours d'une de ces attaques, à Caldiero, ou, plus exactement, à Contra della Strada, que le commandant Hugo commença de se couvrir de gloire. A l'entendre, sa défense opiniâtre du village sauva l'armée tout entière.

Peu de semaines après, au printemps de 1806, il entra dans Naples, aux côtés ou à la suite de Joseph Bonaparte, que son impérial cadet venait de créer roi des Deux-Siciles. Il eut une audience de ce prince, rappela leurs communes relations, jadis, avec Moreau, avec Clarke, peut-être même avec La Horie, évoqua la paix de Lunéville, et les négociations durant lesquelles Joseph avait tenu, pour la première fois, une véritable petite cour.

Joseph Bonaparte n'était certes point un méchant homme. A défaut de mérite personnel, il possédait et caressait un assez joli lot d'illusions. Frotté d'idéologie et n'ayant point secoué, comme son glorieux frère, les principes du XVIII^e siècle, il ne rêvait rien moins, en pleine mêlée européenne, que d'un univers pour toujours pacifié! Oublieux de la gratitude et de l'obéissance qu'il devait à l'Empereur, il nourrissait aussi le projet de régner en philosophe sur un état-major à lui, une armée à lui, une nation à lui...

Il eut donc vite fait de répondre à Hugo qu'à la suite de l'affaire Guestart, il le regardait comme définitivement brouillé avec la

France et l'armée française, mais que, peut-être, dans « l'armée de Naples », un officier aussi brave et encore jeune trouverait occasion de se donner carrière. Et, pour commencer, il le dépêcha à la poursuite d'un chef nationaliste fort redoutable, le célèbre Michel Pezza, dit *Fra Diavolo*.

Sigisbert ne se tint pas de joie. Son âme, jadis si fermement républicaine, fut envahie par une sorte de componction royaliste. Ayant baisé l'anguste main qui lui était tendue, il courut aux armes, enfourcha son meilleur cheval, et prit en chasse celui que toutes les filles de Naples portaient dans leur cœur, en l'appelant « le beau Michel, l'éloquent Michel, le persuasif Michel, le noble Michel... »

Ce *Fra Diavolo* avait-il débuté, comme on le raconte souvent, à la manière d'un bandit de grand chemin? On ne sait. Le certain, c'est qu'en 1806 il faisait vraiment figure de gentilhomme. Ferdinand IV, la reine Caroline et le cardinal Ruffo s'étaient entendus pour utiliser, contre les Français, sa popularité, ses qualités de partisan adroit, sa parfaite connaissance de la Calabre. L'ayant paré du titre de « général, duc de Cassano », ils en avaient fait un véritable serviteur du pays, une sorte de héros patriote.

Peu soucieux de ces détails, Sigisbert Hugo n'eut qu'une pensée : s'emparer du personnage. Un spirituel érudit, M. Édouard Gachot, a cependant mis en doute que l'auteur des *Mémoires* ait été véritablement mêlé à la poursuite du célèbre *Diavolo*. Observant que le nom de Hugo ne figure nulle part dans les rapports officiels, il a conclu, qu'à tout le moins, l'auteur du récit aux tendances épiques, qu'on lira plus loin, n'était certainement point l'auteur de la capture...

Pour en avoir jadis, et par ordre, rédigé quelques-uns, je nourris la plus grande défiance à l'égard des rapports officiels. On y fait souvent valoir des cuistres; un homme de mérite, on le passe sous silence. Il me paraît donc possible que notre Sigisbert ait pris une grande part, voire une part prépondérante, à la petite campagne organisée contre *Fra Diavolo*, et que son nom soit absent du palmarès établi, dans la suite, par des mains diplomatiques ou militaires... Même s'il était inventé de tous points, même s'il constituait ce qu'on appelle bonnement une *histoire de brigands*, je tiendrais d'ailleurs ce morceau des *Mémoires* pour un document précieux; il découvre, chez Sigisbert, l'homme d'imagination, le romancier en puissance, l'habile metteur en scène; il annonce le père d'un poète.

Voici, au surplus, une circonstance dans laquelle *Fra Diavolo* et son vainqueur se rencontrèrent et s'affrontèrent certainement : c'était après la capture du prétendu brigand; la rage au cœur et le chapelet aux doigts, il gisait, sur un peu de paille corrompue, dans un cachot de la forteresse de Naples. A chaque dizaine du chapelet, il maudissait les Français et il appelait sur eux la colère de Notre-Dame d'Arona. Un bruit de pas. Un tintement de clefs. La porte s'ouvre. En grand uniforme apparaît un officier qu'entourent le geôlier, un interprète et quelques soldats de garde : « Qui es-tu? Que me veux-tu? » s'écrie le beau Michel. — « Je suis, dit l'officier, le commandant Hugo; je viens pour t'interroger au nom de S. M. Joseph 1^{er}, notre maître. — « Et moi, fait l'autre, je suis le général, duc de Cassano. Je ne reconnais d'autre maître, après Dieu, que Ferdinand, roi de Naples. Tu me dois obéissance. Sors d'ici. » Ayant dit, il recommença d'égrener son rosaire. On se demande pourquoi ni l'auteur des *Mémoires*, ni celui du *Victor Hugo* raconté ne donèrent place, dans leurs peintures, à ce tableau d'un romantisme si accusé et que le poète de la *Légende* eût certainement goûté.

ESCARMOUCHE CONJUGALE

A la suite de l'affaire *Fra Diavolo*, et de « la prodigieuse renommée » qu'elle lui valut, soi-disant, Sigisbert Hugo ne pouvait

qu'entrer davantage dans la confiance de son nouveau souverain et s'élever rapidement jusqu'aux grades supérieurs. Le 30 novembre 1806 il fut, en effet, nommé major d'un régiment qui l'avait contribué à reconstituer, pour le roi Joseph, et qui s'appelait le *Royal-Corse*; le 23 février 1808, il en devint colonel. Entre-temps, un décret l'avait créé gouverneur de la province d'Avellino et, pour deux de ses fils au moins, il espérait obtenir d'abord des bourses à l'École militaire de Naples, ensuite des brevets de page à la cour de Sa Majesté.

Dans le même temps, sa femme légitime, Sophie Hugo, se débattait à Paris contre une gêne de plus en plus grande. Ne fallait-il pas loger, vêtir et alimenter les trois garçons? N'avait-elle point promis de leur donner des maîtres et des livres? Au commencement, elle s'était contentée d'une pension de 100 francs par mois. A l'épreuve, elle avait dû réclamer, faire des plaintes, et, peu à peu, Sigisbert se reconnut obligé envers elle jusqu'à concurrence de 150, 200, 250 francs par mois. Encore en prenait-il à son aise avec les échéances; ses versements étaient parfois en retard de plusieurs trimestres... Non point qu'il fût avare. Mais le désordre était son élément. Sitôt emplie, sa bourse se vidait. Et, dès lors, il ne voyait plus, comme il dit, la nécessité d'en dénouer les cordons.

Sophie Hugo supposa qu'un gouverneur d'Avellino devait pourtant jouir de ressources très supérieures à celles du simple commandant qu'elle avait quitté. Comme elle ne manquait ni d'esprit de décision, ni même d'esprit tout court, elle se mit en route, avec ses trois fils, pour surprendre Sigisbert à l'improviste, dans tout l'éclat de sa nouvelle place. Parvenue à Rome, elle saisit la plume, et lui manda qu'elle se faisait gloire et plaisir de coucher bientôt à Avellino, au *palazzo grande*...

Très brave devant l'ennemi, Sigisbert Hugo résistait mal aux fureurs féminines. De mettre aux prises sa femme et sa concubine, une Bretonne et une Corse, il se souciait peu. Ayant donc revêtu son plus bel uniforme, il vint à Naples, au-devant de la première, l'installa dans une maison meublée, sous le prétexte que le *palazzo d'Avellino* n'était pas en état de la recevoir, et promit de faire lui-même une navette régulière entre la capitale et son gouvernement. Au bout de six mois d'un tel régime, les deux époux se détestaient plus que jamais. La femme traitait le mari d'« *homme débordé* ». Le mari nommait sa femme « une démonsse ». La femme ayant été attaquée de consommation, le mari s'empressa d'accorder que « les vapeurs vésuviennes » ne lui valaient rien. Une fois de plus, ils se séparèrent. Sophie et ses enfants reprirent le chemin de Paris, Sigisbert celui du *palazzo grande*, où l'attendait Catherine Thomas.

AU PAYS DU CID. LE COMTE HUGO

En 1808, le roi de Naples reçut un avancement inattendu. L'Empereur lui donna le trône d'Espagne, avec les titres de *Majesté Catholique*, et d'*Empereur des Indes*. Un peu effrayé d'abord, Joseph recommença bientôt de rêvasser, à son ordinaire. L'Espagne, les Indes, quel vaste champ d'action pour un prince philosophe! Comme il serait doux d'y faire régner, d'un bout à l'autre, une paix et une prospérité renouvelées de l'âge d'or!

A l'épreuve, il fallut déchanter. Tout le monde en Espagne, à commencer par les prêtres, était prêt à se battre contre les Français. Chaque région montagnaise possédait son chef populaire, sourdement secondé par les paysans et presque toujours empressé à payer leurs services avec de l'or anglais. Il n'était guère de ferme ni d'église qui ne recelât de la poudre. Le pays entier semblait une immense embuscade dressée contre son nouveau souverain.

Joseph connut qu'il aurait encore besoin de quelques précieux gendarmes : dès le 1^{er} juillet 1808, il appela, auprès de lui, Sigis-

bert Hugo, qui s'empessa d'accourir. Le 6 décembre de la même année, il lui confia un régiment formé de troupes très diverses, le *Royal-Etranger*. Le 20 août 1809, il le nomma maréchal de camp, c'est-à-dire général de brigade, et, le 27 septembre suivant, « sous-inspecteur général de tous les corps formés ou à former ». En même temps, Sigisbert recevait, l'un après l'autre, les gouvernements des provinces qu'il essayait de pacifier : celle d'Avila en 1809, celles de Ségovie et Soria en 1810, celles de Guadaluara, de Siguenza et la seigneurie de Molina d'Aragon en 1811.

Rien ne pouvait mieux s'accorder avec sa complexion sanguine que cette activité ininterrompue, ces chevauchées perpétuelles, les surprises, les escarmouches ou même les durs combats, dont chaque heure du jour et de la nuit sonnait le retour. Rien ne flattait aussi heureusement sa vanité naturelle que l'accumulation des grades, des charges, des dignités. L'Espagne elle-même, avec ses airs de noble arrogance, son emphase, son mélange de *Don Quichottisme*, d'humeur picaresque et de galanterie débridée, l'Espagne l'entourait de l'atmosphère la plus convenable à sa nature. Il y retrouvait ce qu'il avait toujours chéri : de grands mots, de grands coups d'estoc, des chansons, de faciles baisers : il nageait dans le bonheur.

Au mois de septembre 1810, le roi Joseph voulut reconnaître d'une manière insigne un nouvel exploit de son cher Hugo : la prise d'un convoi de laine. Il le vint donc visiter en personne dans le gouvernement de Guadaluara, et il le nomma *comte*, en lui donnant le droit de choisir le fief dont il porterait le nom, parmi les contrées qu'il avait le plus rudement défendues contre

les *guerrillas* : Siguenza, Cifuentès ou Cogolludo. On n'a jamais bien su lequel de ces noms sonores arrêta les préférences de notre Sigisbert. Mais on connaît le blason qu'il se fit aussitôt composer : « *Ecartelé, au premier, d'azur, à l'épée en pal d'argent, garnie d'or, accompagnée en chef de deux étoiles d'argent; au deuxième, de gueules, au pont de trois arches d'argent maçonné de sable, soutenu d'une eau d'argent et brochant sur une forêt du même; au troisième, de gueules, à la couronne murale d'argent; au quatrième, d'azur, au cheval effrayé d'or.* »

L'épée d'or, pointée vers les étoiles d'argent, signifie, paraît-il, « le courage désintéressé, l'élan continu vers l'idéal ». Le pont est l'emblème des passages forcés par Sigisbert, sur le Tenu, à Saint-Martin, sur le Tage, à Trilla et à Paséga. La couronne obsidionale fait allusion aux défenses victorieuses d'Avila et de Siguenza. Quant au cheval d'or, il symbolise « les services éclatants » rendus dans le royaume de Naples...

S'étant pénétré de ces explications que donnait l'héraldiste, Sigisbert les coucha lui-même sur le papier, tout au long d'un « mémoire » dont son meilleur scribe fit une belle copie. Celle-ci fut envoyée au roi Joseph, aux fins d'approbation. Et voilà comment le bonnet phrygien, qui scellait jadis la correspondance du jeune « Brutus Hugo » avec la Convention nationale, fut désormais remplacé par une couronne comtale.

LOUIS GUIMBAUD.

(A suivre.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le R. P. Tournay

Le R. P. Tournay occupa dans la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur une place de choix justifiée par des qualités et des mérites exceptionnels. Le clergé belge, celui de la capitale en premier lieu, lui est amplement redevable de tout ce qu'il a entrepris pour sa sanctification. C'est à ce titre surtout que notre *Revue* doit payer à sa mémoire un juste tribut de gratitude. Mon regret est de ne pouvoir m'acquitter de ce devoir comme il sérait, l'ayant trop peu connu pour tracer de lui un vivant et fidèle portrait et d'obliger mes lecteurs à se contenter d'une assez pâle esquisse.

Par une rencontre assez rare, le P. Tournay portait le nom de la ville même où il naquit le 30 décembre 1855. Tournaisien d'origine, il le fut aussi de tempérament et d'esprit. Digne enfant du diocèse de saint Eleuthère, il s'orienta tout droit vers la carrière ecclésiastique, pour la dépasser aussitôt, puisque séminariste, simple minoré, il s'en alla, en 1878, revêtir les nobles livrées de saint Alphonse. Le trait frappant de ses débuts, c'est la rapidité avec laquelle il brûle en quelque sorte les étapes : l'année d'après, il fait profession, en 1880, après un an de théologie à Wiltem, sous la direction de celui qui s'appellera un jour le cardinal Van Rossum, il est promu à la prêtrise et, dès 1881, nommé sous-directeur au petit scolasticat de Saint-Trond, où l'avaient appelé ses aptitudes d'humaniste pour parfaire la formation classique des jeunes aspirants.

Pendant ces premières années de vie religieuse, par quel rare

ensemble de qualités prématurées dut-il se signaler : solidité de la vertu, fermeté de jugement, zèle ardent allumé par la pure charité, don de la parole, discernement des esprits, pour que, à peine âgé de trente ans, profès seulement depuis 1879, ses supérieurs lui aient confié la mission délicate de *maître des novices* qu'il remplira, avec une véritable maîtrise, pendant près de quinze ans, de 1884 à 1898. Il se montra tout de suite à la hauteur de sa tâche. Il tint vraiment école de sainteté et je n'en veux pour preuve, éloquent témoignage, que d'avoir compté parmi ses disciples le R. P. Pampelone dont la cause de canonisation est actuellement en cours. Imprégné lui-même de l'esprit alphonisien, connaissant à fond les Constitutions que le sage fondateur adapta au but particulier de son Institut, l'évangélisation populaire, le P. Tournay sut façonner selon ces règles les apprentis de l'apostolat et les enflammer des ardeurs de son zèle.

Dans l'exercice de ces importantes fonctions, le P. Tournay donna sa mesure et le jeune maître y fit briller une si précoce sagesse qu'il fut désigné, en 1893-94, comme conseiller provincial, pour le redevenir plus tard, de 1911 à 1915.

Mûr pour le gouvernement des grandes maisons, il fut successivement appelé à la direction de celle de Tournai, de 1898 à 1901, et de celle de Mons, de 1901 à 1904. Les précieux souvenirs qu'il a laissés dans ces deux villes et dont l'annonce de sa mort a ranimé l'expression après tant d'années, disent assez combien l'éminent Recteur fut apprécié et la profonde influence qu'il y exerça. N'y a-t-il pas lieu cependant de supposer que l'intellectuel dévoré par la passion de l'étude, l'infatigable prédicateur de retraites conventuelles et sacerdotales de plus en plus accrédité, se sentit comme entravé dans son essor spirituel par l'absorbant souci de l'administration inséparable du rectorat. Le fait est qu'après ces six années de

gouvernement, le R. P. Tournay fut heureux de la libération que lui valut sa qualité de simple résident dans la communauté de Liège, de 1904 à 1907 et au couvent de Saint-Joseph, rue Béliard, à Bruxelles, à partir de 1907 jusqu'à la fin de ses jours. Trente années presque vouées à l'activité apostolique la plus méritoire.

Apprécié à sa juste valeur par les supérieurs qui surent utiliser ses rares talents, sa vaste culture théologique et littéraire, le tour original de sa pensée et de sa parole, il put se consacrer presque exclusivement aux retraites destinées aux prêtres, aux communautés religieuses. Il excella auprès de ces auditoires que leur accoutumance des exercices spirituels rend particulièrement exigeants parce qu'il était passé maître dans l'art de renouveler les sujets apparemment épuisés en découvrant des aspects inédits de la doctrine. Il savait créer un chant nouveau sur des vers antiques. Il s'alimentait par la lecture presque ininterrompue, je dirais même continue à mesure que son ouïe de plus en plus émoussée le condamnait à la solitude de sa cellule. Ce qu'il a dévoré de volumes de théologie dogmatique, morale, ascétique, d'hagiographie est inouï, ne se bornant pas d'ailleurs à entasser des connaissances, mais se les assimilant par de longues méditations. Ajoutez à cela qu'une piété extraordinaire fécondait ses laborieuses préparations, et vous aurez quelque idée de ces conférences, son genre favori, qui furent toujours extraordinairement goûtées. Le meilleur conférencier de la province, disait de lui le P. Kockerols, provincial. Il était varié, intéressant, disert et onctueux. Il parlait avec tout son esprit, riche de pensées, avec tout son cœur aussi, embrasé d'amour de Dieu et de ses frères. Ses Récollections aux prêtres furent, peut-être, son triomphe. Il possédait le secret de les gagner à ce point que, m'a-t-on conté, il se trouva des auditeurs si avides de l'entendre aux Récollections du temps de l'occupation à l'Institut Saint-Louis qu'ils s'accordaient la joie de venir le réentendre. Je n'ai pas à dire combien les religieux et les religieuses étaient friands de cette parole qui s'ajustait si bien à toutes leurs convenances spirituelles, suivait tous les méandres de leurs pensées, épousait toutes les particularités de leur vie. Sa réputation d'instructeur de retraites franchit les frontières et l'appela en Espagne, en Italie, en Angleterre. Je crois savoir, enfin, qu'il eut l'honneur de donner les saints Exercices à Mgr Doutreloux, évêque de Liège et à quelques-uns de ses vénérés collègues.

S'il fallait lui chercher un maître auquel il s'apparenterait et dont il aurait subi l'influence prédominante, on pourrait, d'après ceux qui l'ont le mieux connu, citer Mgr Gay, l'auteur de la *Vie et des Vertus chrétiennes*. L'élévation de la pensée et la grâce du style, une élégance qui n'est ni trop classique, ni romantique, un certain raffinement sans affectation de l'idée et de l'expression, avec tout cela la chaleur de l'inspiration, l'onction pénétrante : cet ensemble de qualités caractéristiques de Mgr Gay se reflétait dans la manière du P. Tournay. Rien d'étonnant. Il faisait ses délices des œuvres de l'évêque d'Anthédon et se nourrissait de sa doctrine.

Pour donner un échantillon de cette méthode, je reproduis ici un passage d'un sermon de profession religieuse, prononcé le 21 septembre 1913, en l'abbaye de Val-Notre-Dame, que les Chanoines de Saint-Augustin lui firent la surprise, après l'avoir sténographié, de le livrer, sans qu'il s'en doutât, à l'impression :

« Chrétiens, mes bien chers Sœurs, nous le sommes avant tout ; et ce serait une grande erreur dans la vie religieuse de négliger — sous couleur d'aspiration au plus parfait — le simple état chrétien. Rien n'est au-dessus de l'état chrétien, puisque c'est l'état de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ; mais, dans la vie religieuse, on a élevé l'état chrétien à son effort le plus sublime : la vie religieuse, c'est l'état chrétien dans son expression la plus complète. Chrétiens, nous le sommes donc ; et, dès lors, nous sommes

déjà crucifiés en principe : tout chrétien est une victime, une hostie ; et cela, il faut le dire à tous nos frères chrétiens, comme il faut le prêcher aux prêtres et aux religieuses. « *Consepulti enim sumus cum ipso per baptismum in morte.* » (Rom. VI, 4.) « Par le Baptême, nous avons été ensevelis avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour mourir avec Lui. » Donc, par le Baptême, nous sommes déjà hostie ; et cette profession religieuse que vous allez faire ne fera que corroborer et rendre plus étroite la profession baptismale : au Baptême, vous avez promis le détachement des richesses ; aujourd'hui vous promettez le détachement jusqu'à la pauvreté ; — au Baptême, vous avez dit que vous seriez chaste ; aujourd'hui, vous dites que vous resterez vierge ; — au Baptême, vous vous êtes engagée à rester petite par l'humilité ; aujourd'hui, vous dites : « Je donnerai à mon humilité ce caractère parfait qui est « obéissance religieuse ». Ainsi, toute la vie religieuse est en germe dans le Baptême ; et cette cérémonie de profession n'est que l'épanouissement de votre Baptême, la grâce du Baptême qui produit sa fleur et qui donne son fruit. »

* * *

L'on se tromperait, cependant, si on enfermait le P. Tournay dans la spécialité des discours réservés aux privilégiés du sanctuaire et du cloître, il était trop profondément rédemptoriste, fils de saint Alphonse pour dédaigner les auditoires du peuple chrétien. S'il ne prêcha de missions qu'en nombre restreint et nous avons insinué que ses talents étaient, peut-être, moins adaptés à ces grandes manœuvres, ou plutôt à ces batailles engagées pour déloger Satan, il a cultivé avec amour l'éloquence qui vulgarise l'Évangile auprès de ces membres des classes moyennes où se recrute la Sainte Famille. Il a dirigé celle de Bruxelles pendant près de vingt ans, de 1907 à 1926, avec un succès toujours grandissant. On peut dire qu'il était l'idole de ses chers associés qui ne se sont jamais lassés de ce verbe vibrant, imagé, pittoresque à souhait, noblement familier, paradoxal parfois, simple et lumineux toujours. Ils ne lui permirent qu'à grand-peine de prendre sa retraite.

* * *

La parole n'a pas épuisé l'activité apostolique de l'éminent religieux. Il a écrit aussi et les publications livrées au public font regretter que ses sermons et conférences n'aient pas vu le jour.

Son premier écrit, daté de 1898, est une *Neuvaine au Bienheureux*, canonisé depuis lors, Jean-Baptiste de la Salle, qui se trouve annexée aux *Méditations* du P. Bronchain, sur les fêtes et principales dévotions. Son œuvre principale est *La Congrégation du Très-Saint-Rédempteur*, parue sous l'anonymat, en 1922, chez Letouzey et Ané, Paris, dans la collection : Les Ordres religieux.

Cet ouvrage de 157 pages reprend et complète une conférence prononcée à la salle Patria, et une brochure de 87 pages, parues la première en 1908, l'autre en 1912 chez Casterman, Tournai. Avec un grand charme de style qui, peut-être, n'est pas toujours égalé, dans les moindres détails, par une scrupuleuse critique, dans une série de tableaux très vivants, le P. Tournay évoque les origines de la Congrégation lignoriennne auxquelles se mêlent des interventions surnaturelles, l'idéal de l'Institut : la sanctification personnelle de ses membres et l'apostolat des missions, cette rédemption continuée, décrit leur organisation, leur méthode, remet en mémoire deux célèbres missionnaires, les PP. Neubert et Bernard, dépeint d'autres travaux apostoliques gravitant autour des missions. Un chapitre très intéressant sur la vie intérieure de l'Institut et son gouvernement en analyse les ressorts. La dernière partie déroule dans une large fresque l'histoire de la Congrégation, l'œuvre de saint Alphonse, sa renaissance et sa propagation par l'action de saint Clément-Marie Hofbauer, sa période de puissante expansion entre 1850 et 1855 sous le généralat du

P. Passerat et du P. Mauron. Le livre se termine par le tableau actuel de la Congrégation rayonnant sur quatorze provinces.

Je détache de ce livre si captivant deux médaillons, les portraits en raccourci du P. Neubert et du P. Bernard :

« a) P. Neubert. — Qu'on nous permette, pour l'honneur de notre ministère et de nos méthodes, de revendiquer la part qui nous revient en ce beau résultat (la résistance héroïque au *Kulturkampf*). En tête de ces missionnaires qui ont sauvé l'Allemagne catholique brille notre P. Michel Neubert, qu'un excellent juge de ce temps, M. l'abbé Diedrich, proclamait « le premier et le plus grand prédicateur populaire que l'on puisse trouver, car il réunit en sa personne les deux qualités les plus disparates, et cependant les plus essentielles au prédicateur apostolique, savoir : la solidité et la profondeur de la doctrine jointes à la simplicité et à la clarté ». Un de ces catholiques allemands, que leur fidélité à l'Église a donnés en spectacle au monde, écrivait en 1882, précisément au sujet des missions prêchées par le P. Neubert et ses confrères rédemptoristes : « Où en serions-nous aujourd'hui, si nous n'avions pas eu toutes ces missions qui nous ont été données le long du Rhin? On nous aurait enlevé notre foi que nous ne nous en serions pas même aperçus. Les missions ne furent pas autre chose qu'un puissant moyen de préserver le pays de Baden d'un imminent et pernicieux naufrage dans la foi. »

« b) P. Bernard. — A ce travail sacré des missions populaires se sont consumés des hommes de génie qui eussent pu tenir dans le monde les premiers rôles. En 1829, deux jeunes abbés se disputaient le premier prix et la médaille d'or au Collège Romain. L'un était Hollandais, l'autre Italien, prévenus tous deux des dons les plus exquis de la nature et de la grâce. Dans ce champ clos de la science l'Italien fut vaincu, ce qui ne l'empêcha pas de faire son chemin vers la gloire et d'en imposer à l'admiration du monde sous le nom de Léon XIII. Son heureux vainqueur entra chez nous et ne pensa pas que de continuer l'œuvre de Jésus-Christ par les saintes missions fût un ministère indigne de son talent, vraiment génial, qui faisait dire au vénéral P. Passerat : « Il n'y a pas deux P. Bernard dans un siècle. »

C'est encore l'histoire, avec l'archéologie cette fois, qui tente la plume érudite du P. Tournay dans son *Carnet d'un Pèlerin*, quatre articles anonymes sur les basiliques constantiniennes parus en 1914 dans la *Revue du Très-Saint-Rédempteur* et dont la guerre arrêta la continuation.

Pour être complet, il importe de signaler la part active prise par le P. Tournay à divers Congrès où il présenta des rapports justement appréciés : au Congrès eucharistique de Bruxelles (1898), rapport sur *La Fréquente communion d'après saint Alphonse*, — absent du compte rendu officiel, mais reproduit dans la *Nouvelle Revue théologique*. Au Congrès marial de Bruxelles, 1921 : *Le Culte de Notre-Dame dans la province belge de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur*. Au Congrès eucharistique international de Tournai, 1906 : *L'Archiconfrérie de la Sainte Famille et ses accointances eucharistiques*. Au Congrès catholique de Malines, 1909 : *Le Rôle des Frères servants dans les missions*.

Le R. P. Tournay fut, à la lettre, le fidèle serviteur qui attend le retour du maître dans la vigilance, ne laisse échapper aucune occasion de servir, ne s'accorde pas de relâche, travaille jusqu'au bout de ses forces. Il sera parvenu au but les mains pleines, car jamais des intentions ne dévièrent. Il fut le serviteur sage et prudent qui ne se laisse pas frustrer de son mérite par la recherche de la vaine gloire. Il aimait à s'effacer derrière l'anonymat et ne se produisait que par devoir. C'est le pur amour de Dieu qui fut l'inspiration de toutes ses activités. La piété de cet éminent reli-

gieux dépassait la mesure des plus fervents, sa dévotion favorite était celle de la messe, il s'ingéniait à en entendre tant qu'il était possible. Son commerce était charmant, de la charité assainonnée d'esprit, la douce gaieté des simples qui ne manquait pas à l'occasion de finesse. Je ne sais quel confrère, pour l'essayer, lui demanda un jour d'aller voir au réfectoire s'il n'y était pas. Il s'y rendit incontinent. Au retour, à la question : « Qu'avez-vous trouvé? », il répliqua, et c'était vrai « Une vieille cruche. »

Le bon P. Tournay avait l'art de se faire pardonner sa supériorité et s'efforçait même de la dissimuler. Par quel incrustable dessein de la Providence cette belle intelligence fut-elle voilée pendant plus d'un an avant sa mort? Dieu le sait, Dieu dans la main de qui nous sommes placés et qui dispose de nous avec la souveraine indépendance de son bon plaisir. Quelques jours avant qu'il s'éteignit, on crut qu'il était nécessaire de le transporter à la clinique de la rue des Cendres pour lui assurer les soins dont il était difficile de l'entourer au couvent. La mort l'attendait dans cette maison historique où le grand Cardinal aussi avait rendu sa grande âme à Dieu. Sa mémoire restera en bénédiction.

J. SCHYRGENS.

Concerts Spirituels à Bruxelles

Deuxième Concert d'abonnement

C'est à la salle du Conservatoire royal de Bruxelles qu'auront lieu les concerts suivants :

Samedi 3 et dimanche 4 février, à 15 heures précises, deuxième concert d'abonnement, consacré à J.-S. Bach.

Au programme : *L'Oratorio de Noël*, pour solistes, chœurs, orgue et orchestre, sous la direction de M. Joseph Jongen, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles.

Solistes : M^{me} Malmory-Marseillac, soprano; M^{me} Lina Falk, contralto; M. Frédéric Anspach, ténor; M. Jean Hazart, baryton.

Les chœurs des Concerts Spirituels (direction : M. M. Weyandt), l'orchestre symphonique de Bruxelles.

Ensemble de trois cents exécutants.

La location est ouverte, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures, à la Maison Fernand Lauweryns, rue Treurenberg, 20 (téléphone 17.97.80).

Les places peuvent être retenues par correspondance, moyennant l'envoi préalable du montant au compte chèques postaux n° 11.953 de la Maison Lauweryns, majoré d'un franc pour l'envoi des billets par la poste.

Baignoire : 30 francs; fauteuil 1^{re} série et 1^{re} loge : 25 francs; fauteuil 2^e série et strapontin : 20 francs; 2^e loge : 15 francs; galerie de face ou chaise : 10 francs; galerie de côté numérotée : 8 francs; galerie de côté non numérotée : 6 francs.

Abonnement pour ce concert et le troisième des 28 et 29 avril, qui sera dirigé par M. L. de Vocht et consacré à ses œuvres, au prix variant de 60 à 16 francs, au bureau de location.

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

TÉLÉPHONE 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES